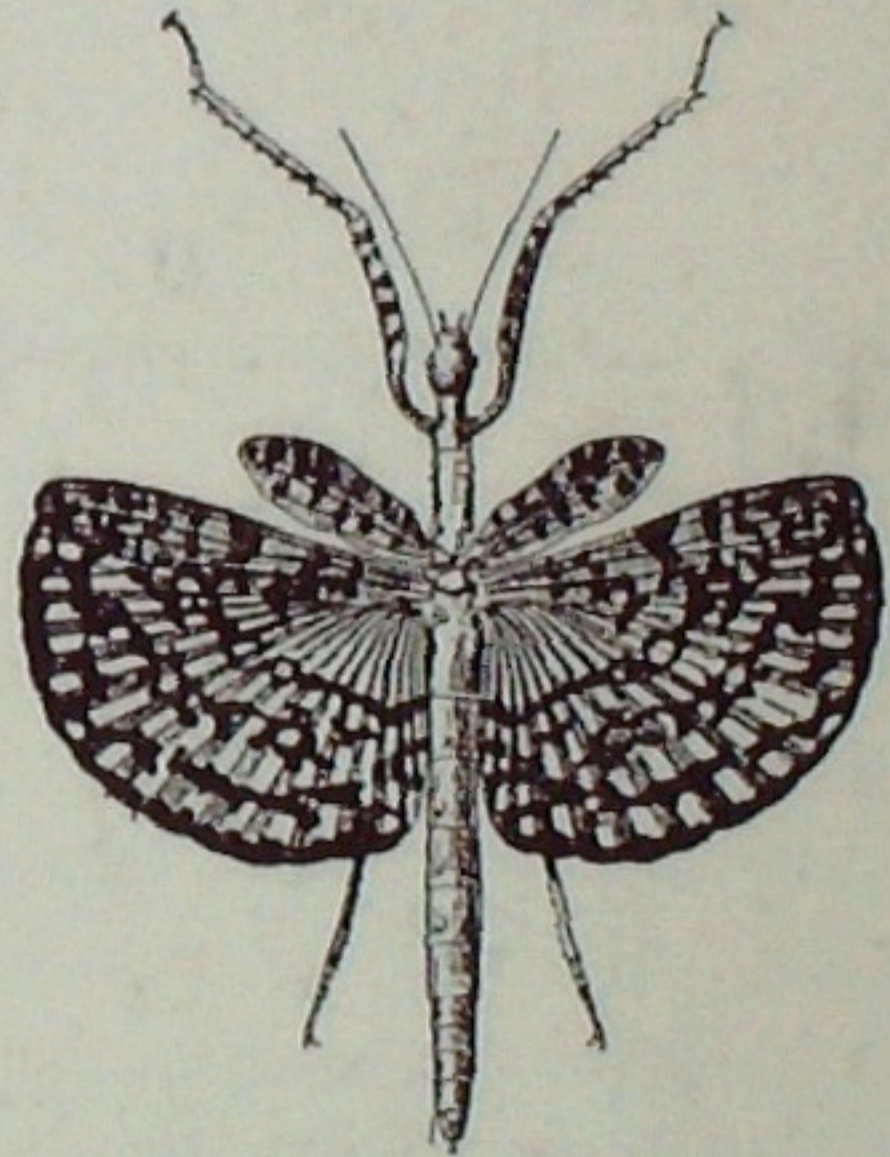


ACTION 125 POÉ TIQUE

gueur chez
s habitent
(alaisie et
isie.)

1 [si] n. f.
te hydraté
nagnésium
variété de

NDRE n.
rbustes de
es solana-
oissent en
Le cypho-
cé est un
e trois à
s de hau-
duit abon-
fruits uti-
la tomate.)



Cyphocrane.

Rosmarie Waldrop - Keith Waldrop
Emmanuel Hocquard - Hubert Lucot
Anne Talvaz - Jean-Jacques Viton - Katy
Remy - Joseph Guglielmi - Bert
Schierbeek - Pascalle Monnier - Julien
Blaine - Connel McGrath - Véronique
Vassiliou - Christian Garcin - Véronique
Pittolo - Philippe Longchamp - Michel
Iorgulescu

125 action poétique

rue J. Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n°2, 77210 Avon.

★

publié avec le concours du Centre National des Lettres
et du Conseil Général du Val-de-Marne

A PARAÎTRE

La métrique - L'épigramme

Nouvelle poésie vénézuélienne - La note

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITÉ DE RÉDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Olivier Cadiot, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Emmanuel Hocquard, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton.

SECRETARIAT GÉNÉRAL : Jean-Pierre Balpe.

COUVERTURE : Conception Jordi Vidal et Pierre Delvincourt.

RÉDACTION : 3, rue Pierre-Guignois, 94200 Ivry-sur-Seine.

DIFFUSION : A partir de janvier 1992, *Action Poétique* assure sa propre diffusion. Toutes les commandes de librairies ou de particuliers, toutes les demandes de réassortiments sont à adresser directement à la revue, pour tous les numéros disponibles, des plus anciens aux plus récents.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 200 F - Etranger : 300 F
France : 8 numéros : 340 F - Etranger : 560 F
(voir bulletin d'abonnement en fin de numéro)

C.C.P. Paris 4294 55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

Gérant responsable : Henri Deluy

Dépôt légal : 3^e trimestre 1991

I.S.B.N. : 2-85463-59-3 - ISSN : 0395-0018

N° Commission paritaire : 56995

Imprimerie Thierry - 1, rue Vouland - 30900 NIMES - Tél. 66.76.20.09 - Fax 66.38.34.08

L'ÉVÉNEMENT BURNING DECK

Burning Deck : Emmanuel Hocquard	2
La pelouse du centre exclu : Rosmarie Waldrop	4
Un appareil : Keith Waldrop	6

Télophases II : Derniers ultimes : Hubert Lucot	9
Neuf poèmes : Anne Talvaz	12
Le principe de parcimonie : Jean-Jacques Viton	17
Deux phrases : Katy Remy	21
Le tympan de Cortrat : Joseph Guglielmi	26
Lise - Louis - Paul : Pascal Monnier	29
John Akii Bua : Bert Schierbeek	34
Métaphore : Julien Blaine	36
Poème cadencé à l'anglaise : Connel McGrath	38
D'ails, Travers en 1991 : Véronique Vassiliou	39
Vida, anonyme : Christian Garcin	44
Six poèmes : Véronique Pittolo	47
Quatrains d'août : Philippe Longchamp	53
Sept poèmes : Michel Iorgulescu	55

CHRONIQUES. NOTES. INFORMATIONS. REVUES

La chronique de Claude Adelen : *Progressions en vue de...*, Jean Tortel / Arthur Rimbaud : Jean-Luc Steinmetz (Yves di Manno) / *Rurales, urbaines et autres* : Jean-Luc Sarré (Christophe Gence) / *3 Répétitions* : Claude Faïen (Liliane Giraudon) / *L'insomnie, journal* : Claude Esteban (H. D.) / *Le journal de Joseph Guglielmi* / *La lettre de Sarah Jane W.* / *Aujourd'hui de nouveau* : J.-L. Steinmetz (Jean-Louis Roux) / *Le billet d'Emilie Depresles* / *Le "post-scriptum" d'Augusta Ravinet* / *Revue, Notes, Informations / Numéros disponibles / Des mots à ne pas oublier / Bulletin d'abonnement / Lire / Le cynorrhodon* (H. D.)

A partir du n° 126 (mars 1992), *Distique* ne distribuera plus *Action Poétique*⁽¹⁾.
Abonnez-vous : vous aurez chaque numéro dès sa sortie, vous nous aiderez...
Nous assurerons directement le service de la revue auprès des librairies intéressées.

⁽¹⁾ Ce numéro 125 (décembre 1991) est donc le dernier numéro distribué par *Distique*.

EMMANUEL HOCQUARD

L'ÉVÈNEMENT BURNING DECK

Rosmarie Waldrop, Keith Waldrop et Elizabeth Robinson ont été reçus, les 23 et 24 novembre derniers, pour les VIII^e Rencontres Internationales de Littérature, à Royaumont ; avec la participation de nombreux poètes français. Une rencontre placée sous le titre : "Pratiquer le «collage» ou se tenir à un seul discours", avec une lecture publique. Nous publions pour saluer cet événement le texte d'ouverture écrit par Emmanuel Hocquard.

*Beaucoup en un,
un nombre, deux,
presque un troisième.*

Keith Waldrop

Voilà trente ans qu'ils publient des livres. Depuis leurs modestes débuts, ils ont exploré, dans de très nombreuses directions, la poésie vivante comme l'écriture en prose -mais ils sont restés de "petits" éditeurs.

Même si les ouvrages qu'ils ont fait paraître au cours de ces trente années témoignent d'une grande diversité de choix, leur visée initiale n'a pas changé. Leur maison d'édition ne s'identifie à aucune tendance particulière. Son nom évoque à la fois la qualité et le goût du risque.

Frais émoulus de l'Université, Keith et Rosmarie Waldrop fondent *Burning Deck* en 1961. Dans un premier temps, c'est une revue. La périodicité prévue est de cinq numéros par an. (On relève au sommaire du N° 1, le nom de Louis Zukofsky ; rares étaient alors ceux qui s'intéressaient à lui). Les choix des auteurs et des textes sont "éclectiques" et mettent l'accent sur les écritures expérimentales, avec un intérêt particulier pour des poètes anglais complètement ignorés aux Etats-Unis.

Après seulement quatre numéros, la revue se transforme en maison d'édition. La variété des choix reste la ligne de conduite. "Puisque l'éclectisme n'est pas toujours considéré comme une qualité, nous voudrions faire observer que le nôtre ne reflète pas simplement un éventail de goûts personnels, mais qu'il est fondé sur le refus de croire que l'histoire de la poésie puisse se dessiner clairement avant que les poèmes soient écrits. Cela ne revient pas à refuser toute importance aux mouvements existants, mais à insister sur le fait qu'il est toujours aussi important de se tenir en marge ou en dehors de ces mouvements." (Extrait de la préface de *A Century in Two Decades*, anthologie publiée en 1981 à l'occasion du vingtième anniversaire de *Burning Deck*.)

Les livres de *Burning Deck*, imprimés par Keith et Rosmarie Waldrop sur leurs propres presses, témoignent non seulement de l'absolue liberté d'esprit qui caractérise intellectuellement l'entreprise depuis le début mais aussi, par leur aspect, d'une prodigieuse richesse d'inventions formelles et de recherches typographiques. (Ce qui

n'empêche pas qu'un livre *Burning Deck* se reconnaisse au premier coup d'œil.)

L'éclectisme cohérent des choix éditoriaux se comprend d'autant mieux que Keith et Rosmarie Waldrop sont deux écrivains très différents l'un de l'autre (Keith Waldrop semble même prendre plaisir à changer d'écriture livre après livre, ce qui doit laisser perplexe bien des lecteurs) ; tous deux poètes, romanciers, essayistes, il leur arrive même d'écrire des livres "à quatre mains", ce qui faisait dire à Jacques Roubaud, dans sa préface de *20 poètes américains* (Gallimard) qu'il existe un troisième Waldrop.

Keith et Rosmarie sont, en outre, d'infatigables traducteurs (voir, plus loin, les notices bio-bibliographiques), des poètes français notamment, même si *Burning Deck* ne publie guère de traductions.

Il faut enfin insister sur ceci : si l'état des rapports entre la poésie française et la poésie américaine contemporaines sont aujourd'hui ce qu'ils sont, c'est, pour une part essentielle, à Keith et Rosmarie Waldrop que nous le devons, les uns comme les autres. Depuis trente ans, avec une ténacité et une générosité rares, ils ont rendu possibles toutes sortes de contacts (y compris avec des représentants de ces mouvements à l'écart desquels ils se tiennent), de découvertes et de lectures, grâce au très grand nombre de livres (et pas seulement de livres publiés par *Burning Deck*) qu'ils n'ont cessé, au cours des années, d'offrir par paquets entiers, à beaucoup d'entre nous.

Aussi nous semble-t-il aller de soi qu'à l'occasion du trentième anniversaire de *Burning Deck*, ces VIII^e Rencontres internationales leurs soient consacrées.

ROSMARIE WALDROP

Rosmarie Waldrop est née en 1935. Elle vit à Providence où elle dirige, avec Keith Waldrop, les éditions *Burning Deck* depuis 1961. Auteur d'une douzaine de livres (poésie, romans, essais, théâtre), elle est également la traductrice d'Edmond Jabès aux Etats-Unis. Elle a, en outre, traduit en anglais Anne-Marie Albiach, Paul Celan, Jean Daive, Joseph Guglielmi, Emmanuel Hocquard, Jacqueline Risset, Jacques Roubaud, Philippe Soupault, Alain Veinstein...

Livres en français :

- En anthologie : *20 poètes américains*, Gallimard, 1980.
- *Comme si nous n'avions pas besoin de parler* (trad. Roger Giroux), Terriers, 1980.
- *Le mouchoir de la fille du roi Pépín* (roman traduit par Rosy Pinhas-Delpuech), éditions Liana Lévy, 1989.
- *Différences à quatre mains* (récit traduit par Paol Keineg), éditions Spectres Familiers, 1989.
- *Quand elles sont douées de sens* (traduit par Françoise de Laroque), éditions Spectres Familiers, 1989.
- *La reproduction des profits* (traduit par Jacques Roubaud), La Tuilerie Tropicale, 1991.

KEITH WALDROP

Né à minuit et demie le dimanche 11 décembre 1932 à Emporia, Kansas, Etats-Unis d'Amérique.

Auteur d'une quinzaine de livres (poésie, romans, essais, théâtre), Keith Waldrop est également le traducteur de Claude Royet-Journoud, ainsi que d'Hélène Bessette, André Breton, Jean Follain, Dominique Fourcade, Jean Grosjean, Paol Keineg, Jean Tardieu...

Livres en français :

- En anthologie : *21 + 1 poètes américains d'aujourd'hui*, éditions Delta, 1986.
- *Poème de mémoire* (trad. Anne-Marie Albiach), Orange Export Ltd, 1982.
- *Une cérémonie qui se passait ailleurs* (trad. Françoise de Laroque), éditions Fourbis, 1990.

LA PELOUSE AU CENTRE EXCLU

DEUX POÈMES

1

Quand je dis croire que les femmes possèdent une âme dont la substance contient deux anneaux de carbone, l'image au premier plan refuse de gagner le fond, là où les corridors se perdent dans le sacrifice rituel et l'épanchement secret du sang. Mais les quatre points cardinaux s'équivalent sur la pelouse au centre exclu où le sens vient à maturité, le temps qu'il faut pour manger un poisson, en détachant la chair, morceau par morceau, de l'arête. Quelque chose qui puisse être tenu dans la bouche, intensément, comme les ténèbres par l'aveugle ou l'espace vide que j'aménage au centre de chaque poème pour permettre la pénétration.

Je regarde par la fenêtre d'autres fenêtres. Bien que la vitre joue la transparence, je sais qu'elle est impénétrable, tout comme une démonstration excessive de franchise vous donne, plutôt que des révélations, le bon pour les obtenir. Comme si les mots étaient des passeports ou des flèches pointées vers l'usage qu'on pourrait en faire, sans considération pour la différence entre la biographie et la vie. Cependant, la profondeur du champ permet à l'esprit de dépasser son pôle négatif vers le soleil qui gagne une feuille d'érable, déjà rouge en août, déjà plus mince, diaphane, et se prépare à la dépouiller de tout ce qui la sépare de son délicat squelette. Belle phrase flamboyante qui s'achemine sans prédicat, tentant la disparition en l'approchant, dans l'air, en suspens.

(Traduits de l'américain par Françoise de Laroque)

UN APPAREIL

De l'endroit où je me tiens assis, je vois d'autres choses : un porc-épic d'argent, les piquants dressés. C'est le conte disparu d'une forêt disparue au bord d'un océan disparu.

J'invoque les dieux aussi souvent que je le peux. Sous les voûtes, parmi les momies —c'est une cérémonie purement commémorative. Je suis la fille dans les yeux de qui le nom est écrit.

Je sens sur moi comme un voile, comme si bientôt quelque chose allait m'être révélé. Il y a des gens atteints d'encéphalite qui ne peuvent avancer, mais savent reculer et danser.

Dans ce brouillon de mes mémoires, mon frère vient vers moi —effrayé, squelettique— avide de merveilles. Je ne peux décrire mieux qu'en utilisant des comparaisons, intoxication.

De simples réflexes, comme par exemple la respiration, peuvent devenir conscients. Dans une lutte entre rivaux, l'un des deux voit l'ornement, que constitue sa queue, arrachée. Sur des notes mourantes, presque imperceptibles, une mélodie se poursuit.

sans cesse —une progression infinie. Tout cet amour d'un temps révolu. Suis la trajectoire d'un rayon de soleil convergeant à travers notre lac gelé : il est arrêté en partie, en partie il traverse.

Soudain, la croûte glacée frissonne, fantasmagorie de la passion déchaînée —sous laquelle la terre tremble, l'océan gonfle, et une forêt vieille d'une myriade d'années craque et se fend.

Au-delà de toute expérience, le vaste, le profond lac d'eau fraîche —sur lequel la ville est bâtie— se soulève devant nous. Ici, une idée moderne interfère, un corps nouveau composé à l'aide des éléments.

Puis tout sombre dans l'oubli. parfois, le cours des pensées est tranché et parfois, les pensées sont la lame qui tranche. Maintenant, les lumières électriques de la sablière jettent dans le soir leur lueur bleue magique.

Voici le soleil, une fissure au-dessus des collines, déchirant le jour. Si la porte est ouverte, qui va entrer ? Si elle est fermée, par quoi serai-je interrompu ?

L'escalier constitue une évidence de choix pour qui dresse une carte subjective. Dans la vallée, le soleil ruisselle, impassible. Là, un mammoth, à laine rouge, trotte à travers une sombre forêt d'ifs.

La tendance des éléments est de s'attarder : Tu dis que je rêve mes désirs, mais ce que je désire présentement, c'est rêver. L'écorce froide une fois brisée, c'est le même vent qui souffle.

A travers la glace qui fait office de loupe, la sombre chaleur du soleil brûle le bois, enflamme la poudre, fait fondre le plomb. Peut-être un nuage de musc va-t-il s'élever, tel qu'il en émane du crocodile pris de passion.

A moins que la lumière n'éclaire directement ces fleurs, on ne peut les voir. Toutes les associations, à ce niveau, tombent du ciel. Nous parlons ici de mots imagés.

Nous observons le vertige. Nous atteignons la crevasse en suivant un ravin escarpé ou un couloir —très dangereux, le chemin venant des cimes, la gloire de la perspective, la lucidité gagnée.

Ce dont je parle, c'est de la confusion de tous les sens à la fois. On ne trouve pas de fleurs désemparées. Face à tel vent, il y a toujours du danger.

(Extrait de Etudes transcendantales (II) Tomber amoureux au travers d'une description, traduit par Françoise de Laroque)

TÉLOPHASES II : DERNIERS ULTIMES

Vendredi 13 janvier 1989, rue Gay-Lussac, midi

La VOIE est libre, notre autobus s'arrêta.

Voie inverse obstruée par quelle machine ou fosse ?, notre autobus cède la totalité de sa voie à un véhicule contraire qui lentement se déportera jusqu'à lui faire face ; probablement un autre autobus, le même (même numéro, même ligne) à l'envers. L'autobus libéré saluera au passage son frère complaisant : je verrai uniquement la retombée d'un bras gauche dans la cabine étrangère que celle de mon autobus jusqu'alors m'empêchait d'observer.

Ainsi, j'anticipai sans cesse, à tout instant en retard et en avance sur le temps réel, créant simultanément le passé, tel qu'il explique un état présent seulement deviné, et l'avenir, qui me livrera une forme accomplie, voire de celle-ci l'effet s'évanouissant.

Je résume ma longue non-voyance : un autobus inverse, face à l'obstacle que je suppose, déborde le mien sur sa gauche ; devant moi, la cabine de mon autobus m'empêche de le voir, il va passer à la hauteur de celle-ci, et, tournant une nouvelle fois, glisser le long de son flanc gauche, mais, amorçant la fuite, pour saluer son collègue se lèvera un bras... que je vois s'abaissant dans la cabine adverse qui enfin emplit ma vue brutalement.

Du spectacle considérable je contemplai uniquement :
une voie étrangement vide... la retombée finissante d'un bras à la fin d'un acte ultime.

Vendredi 13 janvier, rue Saint-Antoine, 14 h 30

UN ANGLE. Si beau temps, à 14 h je sortis de bon cœur avec A.M. dans une ville infestée de soleil et de promeneurs, comme autrefois.

Un couple va pour nous croiser. La jeune femme a une maturité extrême ; d'élégantes lunettes ; ses cheveux, assez hauts, empruntent la coiffure (chapeau) sobre et pointue des années 30, quand la presse, l'aviation inspirent les cinéastes : jeune, le moderne pousse à l'action, on invente les mots *vie active*, y participant les femmes renouvellent l'éros, associent liberté et travail : je veux dire qu'en 1934 ma mère est séduisante parce que, sortie de la pension religieuse, elle *bosse* ?

D'un siècle vient m'habiter la vieille jeunesse à cambouis (pales d'hélice, rotatives...) dans la seconde où deux marches inverses d'être couplés réduisent entre eux l'espace, un œil (blond ? derrière le verre de lunette) fait un angle vers moi, est la conscience *dressée*, puis détournée immédiatement, de mon flux de conscience — qui l'englobe ? se demande l'œil, colossal, à nul instant je ne considèrai son partenaire masculin, lequel emplissait l'espace.

Un tel contact, l'intense rapprochement de deux couples totalement inconnus l'un à l'autre, et imprévisibles, dans la violence du Moment se scindant en quelques phases éphémères me révèle soudain une nouvelle violence : l'existence d'une grosse Colonne Rouge collée contre un mur bleu.

SEINE 87. Dans l'automne 87, je hante, non loin du Louvre, la berge de la Seine, le trottoir-quai derrière la rambarde ; il me semble que notre municipalité élargit un aplat, arme plus encore que naguère l'eau du bord par une plate-forme terrestre (bord de l'eau). Dans le même temps, une jeune fille de la province d'autrefois touche à ces parages ; ce pourrait être A.M. jeune sans beauté ; sans ce type de jeunesse dont jouit encore A.M. actuelle ; plus précisément : d'A.M. *s'isole la condition d'alors*.

Les travaux se termineront ; ils n'auront rien révolutionné, la Seine demeurera mi-routière mi-fluviale, on ne dira même pas que du temps s'est écoulé : le présent que je ressens *alors* est déjà du passé ; quand j'écris *berge armée* et *jeune fille vieillotte*, je suis d'autant plus conscient d'écrire au présent du passé que mon être inactif s'intéresse constamment aux derniers beaux jours (d'une civilisation millénaire en voie d'abolition). C'est ma *propension* dans un *temps subjectif* ("le vieillot d'aujourd'hui") que je me représente : la surface courbe et double qui tient de mon sentiment d'alors et de ma manière actuelle —comme des années après— de le considérer ; tous deux expriment ou incarnent le *vieilli* : je porte du vieux, je porte en moi les années noirâtres 52-53.

Le drame de la rue Gay-Lussac relève de *Seine 87*, mais mécaniquement lisse comme un champ cinématographique voué au ciseau du monteur. Plus proche dans le temps (quand je saisis un rituel ouvrier sur le point de disparaître), il a le blanc et gris du passé. Le rétrécissement de la voie, le recouvrement des deux sens l'un par l'autre, les travaux invisiblement responsables de la transformation des conduites nouent provisoirement l'espace et décomposent le temps. Nous sommes dans le champ d'air libre où des personnages marquent, de multiples éloignements, la progression par sautes insensibles, ce qui dans le Long Terme logique est Récit-Rêve (comprenant jardin, petit bois, tombe, réduite à une plaque de fonte, par exemple autour d'une villa délabrée derrière les palissades de Belleville-Ménilmontant).

Rapprochant le bras du conducteur confraternel et la chute d'un pétale sur le divan campagnard, je lance un dernier adieu à Henriette (*) en me souvenant qu'elle et ses sœurs, postières des centraux, se montraient (discrètement) solidaires des monteurs de lignes (câbles noirâtres) au long d'égouts misérables qui ce jour encore croupissent dans le corps de mon fleuve.

(*) Ma tante, morte le 10 janvier 1989 à 84 ans dans un hôpital rural (*Téléphares I*).

NEUF POÈMES

AMSTERDAM, 1990

Ceci est la maison

- les pièces ont jauni, explicites et muettes -
et ceci l'escalier, raide à mourir.

Dehors, le marronnier
fait tinter depuis le début ses feuilles à la fenêtre.

l'espoir se porte aussi comme une médaille, Anne :
sans le savoir ; mais cela arrive aussi : les choses
en tous cas "certaines choses" quelquefois - vraiment - se produisent.

LETTRE OUVERTE AU CANARD DORÉ

D'abord, il n'y a pas un canard doré. Il y en a
Deux. Celui qui dort sur la cheminée, que
j'ai reçu en cadeau de mariage (et que d'ailleurs
Manuel s'est approprié) et
Celui que j'ai vu l'autre jour dans une vitrine, en bois peint
Russe, comme une cuiller à caviar - aussi il m'est venu
L'idée d'écrire une "lettre ouverte au canard doré".
Je me dis que vers la fin de ce texte il va falloir
Introduire une référence à d'autres canards,
au canard de la vitrine, et n'oublions pas "le canard de la rue", pour
rétablir un équilibre entre vide et plein, intérieur et extérieur ;
réveiller un écho nostalgique qui fera vibrer le poème dans l'esprit du
lecteur
et dans le mien surtout.

M. AU MEXIQUE

Dans ce monde
le nombre des herbes
est limité

d'accord les soirs tombent vite
et clair - mais l'oranger
dans la cour : exotisme pour débutants

exotique aussi ces gens
qui te ressemble Manolo
alors que toi - tu as changé

GIRL ON A SWING

Fous rires et
pommiers en flammes

gratte-ciel se tirant la révérence
comme sur un échiquier

tu peux lâcher les cordes, tu peux
"shooter dans la termitière", allons
tu peux faire mieux que ça

un peu plus haut et tu verras la mer

CONFUSÉMENT LA-HAUT

Ceci est mon obéissance
et cela mon inépuisable vide

tu comprendras si je ne vais pas plus loin
Ça par exemple c'est un pari - "Tu comprendras"

Deuxièmement : bien qu'à toi je n'aie rien fait
je te les adresse afin que tu me pardonnes

et enfin : si tu me l'avais réclamée, l'obéissance,
jamais je ne te l'aurais donnée

GATITA, 1990

trous, choses absentes
petits objets à la renverse
Gatita -
passe -
fouine, s'approprie,
déserte.
petite tête de serpent
parfois étonnante
s'applique à être et on dirait -
presque -

Maintenant je ne sais pas où elle se
trouve, mais je sais qu'elle se trouve
là où avant, elle ne se trouvait pas.

RETOUR

Le chat gratte à la porte
et se plaint du vent -
A terre, posées, les valises -

Incontinent disent ses yeux
D'accord ai-je dit mais attends que j'y voie clair
la pluie essuyée de mes yeux -

Il y a eu un retard me dis-tu
un suicide sous le train.
Lorsque j'en parlai, la réaction suivante :

“Lâcheté. C'est mettre les autres à contribution
Pour son propre compte.” Pas la réponse
que j'attendais - non -

Demain ce sera peut-être toi, en attendant
j'ai refermé la porte sur le vide
et il y avait un hiatus dans l'air.

WATERMARK

D'habitude au niveau des bouées dix mètres de profondeur
c'est bien pour cela que je marche vers elle avec mon père

- Ça ne sera pas profond tu sais c'est la morte-eau

Un joli terme Difficile à retenir
quand on a dix ans
j'eus le temps d'envisager
une collection de coquillages

- comment ça se dit encore, eau-morte ?

une eau
poussée avec les cuisses

- Morte-eau.

LE PRINCIPE DE PARCIMONIE

une journée suspendue dans le vent
indique la didascalie suivent
les détails d'occupation d'espace
les listes périphériques ce qui
se remarque aux environs de la pensée
choses à recenser que ma main droite
délivrée de sa dissipation exaspérante
ne maîtrise qu'après 22 heures
mutisme rafales mouettes rochers
et ces trait violents ces rayons
cette poussière accélérée tout ce
qui constitue un début de journée
à cet endroit un peu avant novembre.

Une nuit passé à *dévoré des yeux*
la draperie enveloppant les jambes croisées
de la figure assise tournée de trois-quart
agenouillée par la suite en profil perdu
assise de nouveau vue de profil gauche
ou dans d'autres positions mal définies
même lorsqu'il s'agit de la *vacant chair*
qui est une chaise faite de fleurs
destinée aux funérailles.

Voici ce qu'on lit ensuite
La voiture est arrêtée devant un embarcadère
dans une anse où se trouve un bar.
Tables et bancs à l'extérieur.

Ce tableau plus stable se compose
de rouleaux de mer de pierrailles
de treuils de câbles de barques affalées
de cabanons moisis aux volets clos
et puisqu'il s'agit d'une eau agitée
entendre le fracas des vagues jaunes
dans la baie des singes.

Nos opinions ont différé sur
la nature des rafales
qui cassaient les lignes de fuite.
Elle disait le contraire et mit une cassette
des Mélodies de Stanislaw Moniusko
ce qui facilita notre connivence
à propos des combinaisons de la lumière
et de la voix.

Maintenant je me rappelle un silence
blanc comme le savon. J'étais allongé
et fixais l'amalgame mouvant des nuages.
En essayant de ne pas fuir je me disais
"la banquise se referme sur moi"

Tout cela est passé.

Tu viens d'appuyer ton visage non-fardé
contre le bois de la table et
je me disais "bien qu'aveugle je la vois noire"
en feignant de compter les excursionnistes.

La joue droite contre le bois tiédi
tu regardais la peinture décollée
imaginais des oiseaux en fragments
au dessus de ta tête et l'arrivée
d'un petit voilier.

Immobiles nous donnions l'impression
de trotter l'un derrière l'autre
comme le font les insectes stupides l'été
sur les bords d'une assiette d'abricots.
Nous hésitions à parler.
Le principe de parcimonie s'installait
entre nous.

J'ai appris que les gènes aussi ont un sexe
que certains fruits échappent à la gravité
que l'empreinte est un mécanisme
et que pour modifier la hauteur du ton
il faut mettre la main dans le pavillon du cor
sans être obligé de verser dans ses oreilles
l'huile de poisson blanc comme Rothenberg
le conseille afin d'anéantir
les démons sonores.

Chaque saut demande beaucoup d'apprentissage.
Le papillon ne vole pas vers la lumière
parce qu'il est curieux mais
parce qu'un tropisme l'attire

Avancer aux côtés de l'absence est contraignant
"on pensait que vous attendiez quelqu'un"
pourrait-on ajouter en me saluant.
Rattrapper les mots lâchés est difficile aussi
mais toutes les tentatives
ne sont pas des échecs.

Les lieux d'investigation n'étant pas nombreux
il s'agit de ne pas se tromper.

La meilleure manière est d'imiter les archéologues
ceux dont le visage lointain déclare
"on a scruté son genou et conclu qu'elle marchait"

Marseille, novembre 1991

DEUX PHRASES

NATURE MORTE

Il existe un lien discret entre ces objets sur la table et leur image retrouvée dans toute la peinture du dix-septième siècle, ces mouillettes de pain, cet œuf et son coquetier, le sel, que seul rompt la lumière différente aujourd'hui dès que le soir tombe puisque nous ne sommes plus capables de supporter la moindre pénombre et que nos doigts cherchent anxieusement des poires glissées sur des fils dont nous connaissons pourtant bien la fragilité, et ces lampes qui pour s'être renversées avec nos mères alors que nous avions quelques mois, les avoir tenues vivantes un court instant à leur merci, demeurent l'objet de nos soupçons, ces lampes de cuivre ou de bois, ces potiches, ces verres martelés impliquent la fin du mystère pour nous, sur la table nappée les yeux éblouis remarquent les taches qui la maculent, les verres ne reflètent plus la main de la femme aimée, des stores baissés ne nous séparent plus de l'extérieur où le vent jadis prenait son essor, les doubles rideaux ont disparu des fenêtres comme les nappes juponnées, on les voit s'afficher sur les photos glacées des magazines comme des maquettes de film, des reconstitutions malades, ce n'est plus ça, on ne met plus de carreaux colorés aux fenêtres, on ne plumbe plus les vitres, on ne colore pas la réalité sous du papier huilé, les enfants sont au grand jour morveux alors on les astique comme des plateaux, on trempe dans des bains quotidiens tout ce qui pourrait sentir quelque chose d'autre que le parfum lilas des oubliettes, on ricane sur la saleté des autres, la pisse dans les couloirs, on se lave les mains chaque fois qu'on a touché un papier, une chaise, puis on s'écarte de l'autre, on ne se risque pas à le toucher, on n'a plus il est vrai de ces essences, de ces pierres, de ces grigris qui brûlants ou branlants accompagnaient trois avec les jours de peste, ma propre odeur ne me désigne plus de vous, j'aspire à un monde terre de Sienne et gris et je regarde la télévision à la lueur d'une bougie, la palette et les pinceaux posés sur la table voudraient des

couleurs vives que je leur refuse, j'ai emprisonné la lumière derrière des écrans de tôle vert sombre, pour lire je me glisse près de ces lampes châtrées qui ne me permettent jamais de voir plus d'un quart de ma page, ce domaine incongru où je vis a pour lui l'avantage de céder au jour de façon progressive, sans que je ne m'en aperçoive, je m'endors et me réveille de la même manière, par ce peu de mouvement que l'ombre opère en-deça ou au delà de ma fenêtre, pour ce qui est du grand jour, je le trouve dehors qui m'attend et c'est un plaisir que de m'y donner des sensations nouvelles, de le voir effacer ou révéler les motifs de mes vêtements, libérer les formes des parterres, absorber jusqu'aux bruits, et dans ce monde que je fabrique il en est des fleurs, des carafes presque pleines, des fruits entamés, des livres entassés parmi les déchets du dîner, comme d'une nature morte à laquelle mon visage au miroir donne sa dimension d'éternité.

A L'ÉCOLE

Elle n'éprouvait pas même le poids de son corps, toute habitée de mots dont elle se servait pour vivre comme d'autres de laitages ou de céréales, des mots absurdes entendus et copiés sur des cahiers d'une encre dont elle ne pouvait se débarrasser tout à fait, comme ce nom qu'une aïeule a écrit en sépia sous sa photo, et comme elle ne peut toujours pas dénouer ses longues tresses du dossier de bois noir où ses camarades les ont attachées avec des rubans quand il faut se lever à l'entrée de la directrice, alors qu'elles ne savent rien des anglaises tournées sur de longs bâtons de buis très doux par sa mère tandis qu'elle ânonnait la *Lettre à Elise* en étouffant des bâillements, le dimanche, pour aller à l'église, pour aller chanter une messe en mémoire de ses petits frères et sœurs morts autour d'elle dont les photos tapissent les murs de la chambre avec le cadre de bois doré où agonise un Christ d'ivoire sur du velours violet, ces petits enfants qu'elle croit reconnaître derrière les

vitres dans les bourrasques de neige, et que les mauvaises langues accompagnent de leurs histoires de faiseuses d'anges en suçant le bout magique de leurs aiguilles à tricoter d'immenses écharpes pour des soldats inconnus, eux aussi inconnus, mais qui surgissent des bois parfois, avinés et sales, et poursuivent les petites filles qui vont glanant, et de ce bleu horizon et de cette ligne des Vosges qu'elle dessine sur la carte en appuyant bien son trait, elle s'évade vers les contrées maritimes qu'elle ne connaîtra pas mais qui lui parleront toujours, qu'elle décrira au cours de listes infinies reprenant la topographie de l'Afrique, la Sierra Leone, la délimitation de Sierra Leone, ici, elle laisse un blanc, elle oublie quelque chose qui ne sera pas repris, elle reste le porte-plume en l'air jusqu'à ce qu'une voix la rappelle à l'ordre, et reprend donc la suite de l'histoire, le craquement des Chevaliers, la Crimée, quand elle n'introduit pas ensuite par un raccourci qui l'effraie, Samarcande, pour s'en tenir dès lors à l'évocation du bassin méditerranéen, aux Phéniciens et autres Ligures dont elle n'a aucune idée, qu'elle place tantôt avant, tantôt après les Grecs, et quand elle dit les Grecs, on sourit, on voit bien qu'elle dit cela comme pour clouer le bec aux curieux, pour qu'on ne la questionne plus, qu'on ne me parle plus des peuples antiques, que ce soit une histoire terminée, moi je suis de mon temps, mais non, il n'y a pas de fin à l'histoire de l'humanité, elle prend son livre et l'ouvre à n'importe quelle page et cette page en soi est tout l'univers, elle s'incline devant Charles VII caché dans la foule, elle est à la fois celle qui assassine et celle qui soigne, d'un même mouvement elle fuit la maison de Marat tandis qu'elle appelle au secours, elle a vis-à-vis de l'histoire une telle soif d'aventure que se porter vers l'un ou l'autre bord ce serait encore une fois se retrancher derrière sa porte, vivre cette seule vie, cette petite existence provinciale, ce serait ce drap ravaudé, ce linceul comme elle songe, pleurant un peu, riant un peu, incapable de s'extraire du roman qui est le sien, une histoire secrète, un récit qu'elle emportera sans doute dans sa tombe, dont il ne restera pour le déchiffrer que ces dizaines de cahiers couverts de mots rassemblés par famille, par homonymie, qui sont les traces d'une pensée simple, où la grammaire n'a pas été introduite, où seuls les mots chargés de tout leur poids étymologique, de toute leur richesse sémantique, d'une évidente poésie, racontent pour ceux qui les récitent ce que fut ce soir de juillet 1913, de mars 1927, de mars encore 1930, de janvier et de février 1939, ces faits et gestes jamais racontés

vraiment, mais jetés sur le cahier en lignes parfaites, que pourtant je peux analyser selon l'empatement des jambages, la régularité des arrondis, l'inclinaison des lignes, où j'en viens maintenant à déceler les malaises physiques que je peux comparer aux effets des émotions, et pour ne pas l'avoir connue, j'effectue en lisant à haute voix des exercices qui me révèlent à peu près la façon dont elle respirait en écrivant, son souffle, par le groupement des mots, les écarts entre les lignes, même infimes, et la voici qui traverse la pièce et ne me regarde pas, qui s'assied à ce bureau, le même que celui où je suis installée, qui ouvre le cahier de raison, comme elle l'intitule, cahier de raison 1, 2, 3... qui pour tromper le silence évoque l'invasion des armées, l'affolement des troupes, la fuite des femmes avec leurs ballots de linge dans les bras, elle me le dit et me le fait croire, elle a l'intime conviction d'avoir partagé tous les destins, elle porte les stigmates de générations antérieures qui ne lui ont laissé que des mots pour résister, elle refuse d'aller au cimetière, les tombes ne la satisfont pas, elle est la mémoire dans toute sa confusion, elle raconte la guerre avec componction, elle traduit le goût des épices que lui rapportaient ses oncles, des hommes qu'elle voyait une fois et qui sentaient si fort qu'elle était parfois obligée de dormir avec un mouchoir sur le visage, pressé sur le visage pour ne pas suffoquer, ils sentaient parfois la banane et parfois la vanille, et le rhum souvent, et l'alcool de poire qui leur était offert, ils laissaient en partant des pièces qu'elle faisait briller en les frottant avec sa jupe avant qu'on les lui arrache trop brutalement, dont elle ne savait pas encore la valeur, je veux dire la valeur d'échange, elle ne savait pas l'échange du corps contre le corps, elle ne savait pas les limites de l'enfance, elle ne savait pas ce que le sang sur ses doigts signifiaient vraiment, elle écrit cette perte d'elle-même sans s'inquiéter des résultantes, elle est à la fois pudique et inconséquente, elle a des cheveux nimbés de soleil, une robe à carreaux, un tambour à broder, elle a des lectures particulières qu'elle chipe dans la chambre d'une tante âgée que l'on héberge et dont elle fait le lit chaque matin, une de ces personnes désargentées qui ont eu "une vie" mais n'en font pas confidence, et pourtant leurs manières parlent pour elles, elles ont des mains de soie, des gestes amples, elles prennent la pose comme s'il avait toujours sa palette à la main et que la cheminée soit un piano de concert un soir de gala, et qu'elles aient une robe à traîne que l'on ramasse et que l'on porte sur le bras pendant la mazurka, alors, la petite collection de romans effrontés

recouverts de chagrin bleu n'est plus qu'une décoration avec le vase en pâte de verre et les exquises bouteilles à parfum avec leur ganse et leur pompon en macramé, ces parfums dont elle lui laisse respirer l'absence, comme elle lui donne parfois de petits souvenirs, des rubans jaunis, des morceaux de dentelle qu'elle fixe de quelques points sur sa robe, comme elle lui a montré ce carnet où s'affichent les banalités et les signatures d'un monde effacé, et sortant de la pièce elle esquisse des révérences dans le couloir ciré, elle fredonne un air qui fut à la mode, elle éparpille ses cheveux en passant devant la glace, elle s'affole si on la surprend, elle s'enferme dans sa chambre si on sonne, elle n'est jamais contente, jamais prête, jamais suffisamment intelligente, belle, riche, elle prend ses rideaux dans ses bras et les fait tourner jusqu'à ce qu'ils menacent de se décrocher, on l'appelle, elle change de visage, elle pâlit, elle perd son éclat, elle devient sourde et muette, elle a des regards en dessous, on la traite d'idiote, on lui fait des remontrances, elle n'a même pas la force de se défendre, il s'agit d'une autre femme, il s'agit de cette femme-là, que je n'ai pas connue, qui sur la dernière photo porte une robe toute noire, des cheveux gris, n'a pas eu d'enfant, n'a rien appris que de très simple, des tours de main, des trucs de bonne femme, qui a posé sur le dessus du secrétaire les dix petits livres dont la couverture avec le soleil est presque jaune mais dont elle dit toujours la couleur bleue, qui ouvre un nouveau cahier chaque année et qui la signe à l'encre : Violette.

LE TYMPAN DE CORTRAT

Chlamyde du ciel et ciel avec l'amble des brouillards,
roule

une lune lavée

Comme un claveau venaisin

Inutile

parler présent

au discours plat se

brisait

Bluff

de l'élan ou

chaos

Croisé

deux fantômes d'arbres...

Soir, pleurs, les larmes du soir, pleurs, pleurs du soir

Que

tu prenais le truc en plein

Ce

que les dieux vomissaient l'autre leur bestialité.

Ce que raconte l'orage : césarienne de grand jour

mémoire fleuve

piétine, l'année, fausses lunaisons.

Marges d'un orage propre

ici l'océan défunt.

mais répète

océan plus

étincelles du flumen...

Et qui boirait de cette eau il deviendrait

immortel

entre embûches et sacred source

L'autre y verrait Cuchulain, Sangriu et gris Macha d'un arsenal

de légendes

and

Lug est soleil et sexe sous l'hypostase
céleste.

Rayon
de Phœbé barbare, skarzprenn
sur appui facial...

Femme dedans demi-lune
moves
lightly
près deux arbres raisonnables quand on sortait voir le ciel
, micmac chiures d'étoiles
nature of horror and love)

Immence tronche
de nuit, donne du nom
mutemaque.

Copiait dandelion sur jaune
jaune du livre d'Osman
l'églantine parle
rêve.

Lui
sucre
l'architecture : comprenait horizontal, béchait dans le corps
à
barbe ; deux automates distors, deux savoirs, une
élégance.

Sombre
culotte de pointe, le lui faisait on tiptoe, respirait
le
champ couché arc en lit, quatre mains deuil d'hirondelles
Boit l'exemple séminal
la jouissance clear now ; le train nu
Plumerait l'ombre le tympan sans voix muscle au-dessus de l'
esprit
Prêtre
deux nonnes
imagerie catholique humouresque
de Keith Waldrop !
Erreurs

sur la pierre
brut opposer le poème litige

Paroi

et champs, l'envergure hachée, l'arc simple la fumée
porteuse

Voyage :

un soir guettait le talisman de la nuit

fleuve du ciel

toujours

autre :

res eadem subjecta manet,

manet sed forma vagatur... Sed

n'

est

pas

née

d'

un

silence, beauté mâchurée, sans nombres, sans proportions.

Note

l'épiphane habituelle nœud noir de l'orage

un soir...

Pointille

un drap d'omphalos

Le ciel s'unit au brin d'herbe, tout dénombre

quoi mystère, quoi fureur ?

Utiliser le mot "ferme" !

Feux blancs des champs azotés

Souffle le froid et la plainte

question aux choses tombées,

le système Jézabel.

Masse le tissu psychique du miracle maladie, sauvagerie

bouffe l'

une !

So

sickness can miracle.

Deux

vagues de sécheresse

Passé Narcisse invisible

boîte de l'aube.

L'eau des reins

LISE - LOUIS - PAUL

Et, Lise, tu n'aimerais pas aller visiter une grande ville ?
Tu aimes les grandes villes ?
Tu serais pas d'accord, Lise ?
C'est sûr qu'on pourra y aller bientôt.
Tu as déjà pris un avion, Lise ?
Quand l'avion décolle, on se sent devenir lourd, très lourd.
Tu n'aurais pas peur, au moins, Lise ?
Il faut de l'argent, mais pas trop.
Et te balader, dans les rues, la nuit, Lise, ça te plairait ?
On achèterait des robes, des sacs.
On serait les seules, toi et moi, à porter ces robes.
Tu les imagines, ces robes ?
Les garçons, ils aiment bien qu'on porte ce genre de robes.
Lise, ça te dirait qu'on parte dans une grande ville ?

Tu aimes la mer, tu connais, au moins, la mer ?
Hé Louis ! Elle te plaît, la couleur de mon maillot de bain ?
Tu nous vois, au bord de la plage ?
Tu sais, au moment où le soleil te pique la peau.
Louis, tu viendras avec moi à la mer ?

Bill, si on allait au bord de l'étang ?
Tu aimes ça les étangs ?
C'est froid et c'est calme : ce n'est pas comme la mer.
Autour il y a des arbres très verts qui tombent dans l'eau.
C'est quoi, Bill, tes arbres préférés ?
Lise dit qu'elle aime surtout les charmes et les tilleuls.
Tu trouves pas qu'elle dit n'importe quoi, Lise, parfois ?
On peut chasser autour de l'étang.
Tu crois que tu saurais tirer avec un fusil, Bill ?
Il suffit de bien regarder la cible et de vider l'air de ses poumons.
On peut louer des barques sur l'étang.

Les filles aiment bien qu'on les promène en barque.
Ce n'est pas très difficile d'embrasser une fille sur une barque.
Tu aimerais qu'on demande à Lise de venir avec nous à l'étang ?
On pourrait inviter les autres aussi.
T'as remarqué que Lise sourit toujours un peu quand on la regarde ?
Si tu préfères y aller demain, Bill, on ira demain.

Et, Paul, ça te dirait pas de l'embrasser, un jour, cette fille ?
Juste une petite fois, parce qu'elle est mignonne, quand même.
Dis, Paul, comment tu la trouves ?
J'aime bien sa robe surtout quand elle s'assoit.
Bill, lui, il n'aime pas les robes.
Il dit que les filles sont toujours trop maigres ou trop grosses.
Et, qu'avec les robes, ça se voit.
Dis, Paul, tu m'as jamais dit, tu les préfères comment, les filles ?
A ton avis, de toutes les filles que l'on connaît, qui est la plus belle ?

Eh, Lise, est-ce que tu sais jouer au tennis ?
Il suffit de regarder la balle et de frapper fort.
Lise, si tu viens avec moi, je t'achèterai des robes.
Tu aimerais pas que je t'achète des robes ?

Dis, Paul, si on allait au cinéma ?
Ça changerait un peu, non ?
Tu sais depuis combien de temps t'as pas été au cinéma ?
Ça fait des mois qu'on a pas été au cinéma.
Louis dit que tous les films sont pareils.
Eh, Paul, comment tu la trouves cette actrice là ?
Elle a de très beaux seins, quand même, non ?
Il paraît que, dans le film, on la voit nue pendant des heures.
Tu aimerais pas voir une fille aussi belle ?
On paie, on entre, on s'assoit, on la regarde.
Voilà, c'est facile d'aller au cinéma.
Tu sais, Paul, il suffit de prendre le bus et d'aller en ville.
On pourrait emmener une ou deux filles, aussi, tu penses pas ?
C'est quand même pas difficile de faire un truc pareil.
Tu te souviens quand on allait au cinéma, comme ça, pour un rien ?

Tu voudrais bien aller au cinéma ce soir ?

C'est pas difficile la plupart du temps.

Tu t'assois dans un fauteuil, les lumières s'éteignent et tu regardes
l'écran.

Il y a des bruits de baisers, des bruits de pas, des bruits de balles.

Ça fait combien de temps qu'on a pas entendu tous ces bruits là ?

Ça fait drôlement longtemps, Paul, tu crois pas ?

T'as déjà connu un type comme Bill, toi, Rose ?

Dis, Rose, tu l'aimes bien ce type ?

Est-ce que c'est le genre de type que tu aimerais voir souvent ?

Par exemple, tu irais à la mer avec lui ?

Et au cinéma, tu irais ?

Par exemple, tu aimerais le voir une fois par semaine ou plus souvent ?

Et au restaurant, tu irais avec Bill ?

Qu'est-ce que tu dirais, Rose, si Bill t'invitait au restaurant ?

Et si Bill essayait de t'embrasser ?

Et si c'était Tim qui voulait t'embrasser, qu'est-ce que tu dirais ?

Dis, Louis, un jour, tu me feras un cadeau peut-être ?

Tu veux savoir le cadeau que je préférerais, Louis ?

Tu crois que tu pourrais le deviner ?

Tu aimes ça, Louis, faire des cadeaux aux filles ?

Toutes les filles aiment qu'on leur fasse des cadeaux, tu sais ça ?

Tu aimerais faire un cadeau à Lise ?

Et à moi, Louis, tu aimerais bien faire un cadeau ?

Tim, tu crois que tu saurais conduire une voiture ?

Lise dit qu'il suffit de quelques minutes pour savoir conduire une voiture.

Tu te mets au volant, tu démarres, tu roules.

Elle te plaît cette voiture, Tim ?

Elle est belle, non, cette couleur rouge ?

Tu sais reconnaître combien d'espèces d'arbres, Paul ?

Tu dirais dix ou plus ?

Par exemple, tu connais la différence entre quoi et quoi ?

C'est quoi, pour toi, Paul, l'arbre le plus facile à reconnaître ?

Un tilleul, c'est gris et vert en même temps, non ?

Tu sais à quoi ça ressemble un tilleul, au moins, Paul ?
Dis, t'as connu combien de noms d'arbres ?
Et les espèces, tu sais en reconnaître combien ?
Tu veux le dire ou pas ?
Tu crois que t'en connais plus que Lise ou pas ?
T'en connais combien, deux, trois ?
Si je dis tilleul, tu imagines quoi ?
Un tilleul, c'est gris, vert, grand, petit ?
Et le tronc d'un tilleul, ça ressemble à quoi, Paul ?
Tu dirais que tu as une idée précise du tronc d'un tilleul ?
Tu dirais que tu le vois parfaitement ? A peu près ? Vaguement ?
A ton avis, un tilleul devient adulte en combien d'années ?
Un tilleul de dix ans est plus grand qu'un homme de taille moyenne ?
De taille équivalente ? Plus petit ? Beaucoup plus petit ?
La dernière fois que tu as pensé à ça, Paul, c'était quand ?
Et des noms de ville, tu en connais combien ?
Si tu devais énumérer toutes les villes que tu connais, ça prendrait
un jour ?
Ou beaucoup plus, Paul : un jour et une nuit peut-être ?
Si on faisait un pari, tu te donnes combien de chances de gagner, Paul ?
Anne dit qu'elle connaît cent noms d'arbres.
A ton avis la prochaine voiture qui passe sera rouge, verte, noire ?
Paul, sur la prochaine voiture qui passe tu paries combien ?

Toi Lise, tu connais Jonas avalé par la baleine ?
Et Nautilus attaqué par des pieuvres géantes, tu connais ?
Les tritons, les sirènes, Saint Arlan, Saint Théodique ?
Ils voyagent à califourchon sur les dos des dauphins ou ils font autre chose ?
Si je dis : lapin, chat, rats ?
Rats quittent le navire, lapin porte malheur, chat attire tempête.
Bartholomeu Dias double le cap de Bonne Espérance, tu sais quand,
Lise ?

Le centre de l'océan est pris dans les glaces, toujours ou parfois ?
Tu as déjà vu les rives basses, la toundra et la taïga au midi ?
Tu as déjà vu quelqu'un qui les a vues ?
C'est en 870 que les drakkars vikings sont allés en Islande, vrai ?

Groenland : septentrional ? méridional ?
 Et le Spitzberg ? Qui découvre le Spitzberg ?
 Fram est le bateau de Fridjof Hansen, tu retiendras ça, Fram, Hansen ?
 Et en 1893, il se passe quoi ?
 Tu peux me le dire ?
 Et le duc des Abruzzes, c'est qui le duc des Abruzzes ?
 Troisième tentative, 7 avril 1909, alors ?
 L'île d'Ellesmere, la troisième tentative en traîneau de Peary, oui ?
 Le général italien Nobile survole le Spietzberg, puis le détroit de ?
 Le détroit de ? Le détroit de Bering ?
 SSN 571 Nautilus ? SSN 571 Nautilus ?
 Antarctique : Terra australis frigore inhabita ? Inhabitabilis ? bile ?
 Cook dit : la Nouvelle Zélande est une île, il dit n'importe quoi Cook ?
 Yves Joseph de Kerguelen de Tremarec, de Kerguelen de Tremarec.
 Jules Durmont d'Urville, Adélie d'Urmont d'Urville, Terre Adélie,
 comprends-tu ?
 Pétrels, éléphants de mer, phoques, manchots, manchots adélie.
 Ours polaire, renne, bœuf musqué, morse.
 Adrien de Gerlache de Gomery, Charcot, les autres, ils ont fait quoi déjà ?
 Mer Egée, Adriatique, Ionienne, Tyrrhénéenne, mer Noire, mer d'Azor.
 Ceylan ? Chine ? 1786 ? 1787 ? La date, tu connais la date, Tim ?
 La mousson se déplace ? Du nord à l'est ? Du sud à l'est ?
 En avril ? Plus tôt ? Plus tard ?
 Canal de Suez, inauguration, quand ?
 Relie mer ? Rouge ? Noire ? A mer Méditerranée ? A océan pacifique ?
 Bon, Lise, guerre de l'opium.
 Les Anglais transportent l'opium, vers ?
 Chine. Chine légalise le commerce de l'opium.
 Cutty Sark, 1887, Sydney-Londres, 71 jours ? Plus ? Moins ?
 Termopylae, Gravesend-Melbourne, 63 jours ? 65 jours ?
 Un clipper, quel gréement ?
 500 tonneaux ? Plus lourd ? Plus léger ?
 1825, un vapeur britannique arrive à Calcutta.
 1892, un pétrolier de la Shell passe par le canal de Suez, son nom, Tim ?
 1967, guerre des 6 jours ? Plus long ? Plus court ? Une semaine ?
 Un mois ?
 Les supertankers doublent le cap ? Horn ? Bonne Espérance ?
 Tim, au Nord : voile carrée ? Voile latine ?

JOHN AKII BUA

(champion du monde et champion olympique du 400 m haies, à Munich)

nous pensions bien
(évidemment)
il va trop vite
il va tomber
pensions-nous
(bien sûr)
tomber vite
(disions-nous)
mais il tombait pas
(disions-nous)
il se redressait
c. à d. :
 il devrait se redresser
disions-nous
puisque'il tombait pas
(disions-nous)
mais :
 s'il était tombé
(disions-nous)
pourrait-il
mais non
il court encore plus vite
(disions-nous)
impossible
mais il court encore plus vite
il court bien
(voyons-nous)
il court vraiment bien
(évidemment)

**évidemment Akii Bua court bien
(le plus rapide au monde)
comme
(comme nous l'avons déjà dit)
Akii Bua court bien
comme nul autre
coiffé d'or Akii Bua court bien
(comme nous l'avons déjà dit)**

**Akii Bua
n'est pas tombé**

(Traduit du néerlandais par Henri Deluy)

MÉTAPHORE (*NOTE THÉORIQUE*)

Chaque poète sait
qu'il est le dernier à parler

puis il en survient un
autre
qui est encore
le dernier à parler

(à l'accordéon un air de tango)

★

La poésie est éternellement
morte...
et chacun qui vient récupère
le cadavre,
le secoue,
le caresse ou le gifle,
l'enlace et le pénètre.

Alors celui qui vient
le ressuscite.

(boxer tel un punching-ball une carcasse de mouton)

★

Les autres
-tandis qu'il est redevenu
pour le poète
chair et sang
os et viscères
peau et poils-

continuent à le voir
pourrir

Il se décompose
il pue,
cette décomposition,
cette puanteur
(tant qu'il n'est pas cendres,
cendres et poussière)
est vie.

★

Ainsi le cadavre
par la pérennité de sa
putréfaction
ne se réduit jamais
à n'être qu'ongles et cheveux.

(à l'accordéon un air de valse)

★

Esclaves de ce qui disparaît
vous
à respirer sa puanteur
à perpétuité.
Tandis que je
embrasse à pleine langue
la chair verte.

(danser avec une carcasse de porc comme avec une cavalière)

6/12/89

POÈME CADENCÉ À L'ANGLAISE

Xilitla telle quantité de
pluie tombant sur le cal-
caire des collines les érode par dis-
solution. Entre-temps fut im-
mergée

la Parlotte. En un sens
elle put dégoïser
jusqu'à l'immersion
de la pente effacée
entre-temps
à perte de vue—
formes rougeâtres assemblées
là-bas assez nettement
sur lesquelles nous fûmes assis en
deçà de ma mémoire : bien sûr

le reliquat des parlottes là-bas
prolongeait le temps d'autres parlottes
saturées de nouveauté
épuisées par le monde en rêve
—c'est là-dessus que nous fûmes assis
en fait

(Traduit de l'américain par François Dominique)

D'ILS, TRAVERS EN 1991
(EXTRAIT)

Transcription

Une sombre histoire de sang lavé à l'eau. Il était répandu sur le sol, les murs, les poignées, les portes, la table. Il brûlait les mains, les yeux. Elles ont eu peur. Elles se sont inondées puis elles ont ouvert la fenêtre et ont hurlé. Plusieurs jours après elles parlaient encore du sang.

.....

★

Depuis le matin elle avait les oreilles assourdies. Quelquefois une douleur perçante lui traversait le tympan et obscurcissait le tracé ou la voix. Elle lui martelait le crâne.

.....

★

Il porte l'oiseau blessé. L'aile dont l'os est
fracturé net. Il griffe et crie.

.....

★

Une série d'autoportraits. Entre les deux
cadres, entre les deux photographies. Il est écrit
Tu ne mangeras pas le sang. Il est encore écrit
*Ainsi tu te nourriras de la Mort qui se nourrit
des hommes et, morte la Mort, plus rien ne
meurt.*

.....

★

Il eut l'illusion de voir une mer de sang.
Victime d'une hémorragie. Lorsque les mains
tourment lorsque la figure passe par les mains.
La chair est en question. La chair et le sang.
Mais il n'y aura pas d'âme. Mais l'âme en sera
absente.

.....

★

Transcription (suite)

Lorsqu'ils tombent morts, enduits de cire,
effacés. Haussés de roses. Lavés. Lavés et mis
en scène.

.....

★

Ils entrent hauts, droits, pleins de mer. Ils sont nus et bruns. Ils mangent la violence. Ils la déchirent en hâte. Ils en connaissent les desseins. Ils savent sa laideur. Ils en ont ravi la blancheur.

.....

★

Lorsque le bruit le corps vivant et gris s'avance et souffre, prononce *cette chair damnée*, s'écarte. Pourquoi dans le péril, dans la peur du bruit, a-t-il revêtu l'absence ?

.....

★

Elle aussi, verte, les mains croisées devant le drap, penche la tête. Ses cheveux sont courts et son front porte une cicatrice.

.....

★

C'est le signe du bruit et de la réclusion. Ils prononcent à peine, ont peur du temps, prennent le vent, s'y abandonnent parce qu'il est livide et absent.

.....

★

La chair, le film et la photographie retentissent et sourient. Ils retiennent les roches rouges et bafouent l'écume.

.....

VIDA

ANONYME

Le soleil, la houle des blés, l'éternité des mouches bourdonnantes, le soleil, l'odeur du sang. Il est nu, aveugle et ensanglanté dans une chambre vaste, aux murs blancs. Son père, rieur, le tient à bout de bras dans l'odeur de paille séchée et de transpiration.

Son enfance fut paisible et silencieuse. Il ne parla que très tard, mais immédiatement déconcerta son entourage par ses phrases élégantes et incompréhensibles, son regard halluciné, ses gestes saccadés. Le jour de ses sept ans, il demanda à sa sœur : Te souviens-tu du temps des fusils ? Puis il pleura. Dieu est tristement injuste, disait son père : je n'ai qu'un fils, c'est un crétin.

Rapidement il sut lire et écrire. Il écrivait avec frénésie, à n'importe quel moment, sur n'importe quoi : un vieux bout de papier, un coin de table, un morceau de chiffon, son corps, un mur. Un jour il écrivit trente fois le mot "clématite" qu'il venait de réussir à orthographier. Une autre fois il écrivit sur le dos de sa main : "Verdeur de l'extase - quand je me réjouis", et à chaque personne qu'il croisait il allait répétant cela. Il avait dix ans.

Il était émerveillé par la croissance des feuilles, le vol des martinets, les traces des animaux dans la forêt. Il disait : La réalité œuvre à notre insu, mais cette suave énergie, quelle est-elle ? En règle générale, personne ne comprenait ses propos : il se referma lentement sur lui-même, écrivit de plus en plus.

Il devint timide et solitaire, reclus. Ne parlait que si on lui parlait. Souvent il se demandait pourquoi les villageois s'adressaient à lui avec un peu trop d'affectation, ou bien en souriant du coin des lèvres. Il connut ainsi quelques moments d'angoisse adolescente, nourris par la tristesse de sa mère et l'indifférence de son père.

Mais son corps se fatiguait dans le travail des champs, et cela lui procurait un bonheur tiède, une paisible contenance. Parfois il cessait de moissonner, ouvrait les bras, jetait la tête en arrière et criait, tourné vers Dieu et le ciel : Je possède le monde, ami, que ne le vois-tu pas !

A dix-huit ans il décida de ne garder dans sa chambre qu'une paillasse, une table et une chaise. Je me méfie de la fausse quiétude des objets, disait-il ; en vérité ils me dépossèdent, un peu plus chaque jour.

A vingt ans il prit une chèvre. Cela se sut, et pendant quelques temps on le surnomma "le bouc". Cela ne l'affecta que très peu, car déjà les gens ne l'intéressaient plus. Mais par la suite il fut amoureux d'une mince silhouette brune et silencieuse qu'il voyait passer parfois. Il découvrit alors qu'on pouvait vivre au travers d'un autre, que la douleur des jours gris pouvait n'être qu'illusion, les asservissements une blessure ténue, presque risible. Il allait la nuit dans les champs humides et courait en riant. D'elle il disait : Ses pas effleurent la poussière des chemins ; le reste n'existe pas : je la sais balbutiante. Ses parents hochaient la tête en soupirant.

Un jour il croisa la longue jeune fille brune, et n'osant l'interpeller, jeta à ses pieds un carnet à carreaux verts et blancs. Puis il s'enfuit.

Il y avait écrit tout ce qui lui était passé par la tête depuis qu'il était amoureux. On pouvait y lire des phrases délibérément obscures, des mots répétés plusieurs fois, quelques dessins maladroits.

Page un, il avait écrit : Les promesses, les promesses que tu ne me fis : sont le terreau de mes graves recherches. Penses-y ; et la ladre impatience semblera du coton dérisoire, mouillé.

Plus loin : Le mistral suspend la tiédeur du matin. Mais moi : impassible, dévoilé, me voici. Le vent brille : je cours dans le crépuscule, nu sous les lunes de juin.

Ailleurs, le mot "semence" répété huit fois, entouré de volutes multicolores.

Le soir même, sur sa paillasse, il s'embrassa le bout des doigts et se masturba avec un profond sentiment de culpabilité. Dans la nuit il se leva pour écrire : "Les aqueuses semences de l'été aux fenêtres des blancs

visages : corolles allègres d'un mariage printanier". Cette phrase, comme des centaines d'autres, recouvrait le mur -jadis blanc- de la chambre.

Pendant deux jours il ne mangea pas, malgré les remontrances de ses parents. Tu as l'air soucieux, lui dit sa mère. Il lui sourit et répondit : Pauvreté lunaire et soupirs dévastés, rien n'y fait : le souci est bienfaiteur. Une fois de plus sa mère soupira. Tu vois bien, dit-il.

Les jours suivants il ne revit pas la jeune fille. De plus, il se refusait à la guetter. Plus tard, alors qu'assis au bord d'un chemin il parlait à une coccinelle, il entendit un bruit de pas précipités, quelques rires étouffés, et vit devant lui son carnet à carreaux verts et blancs. Il se retourna, mais personne n'apparut. Ouvrit le carnet, le referma aussitôt et pleura.

Il rentra lentement chez lui, s'arrêtant plusieurs fois en chemin pour écrire sur son bras, ses jambes, son torse quelques phrases rapides : "Qui acceptera cette ignominieuse fadeur ?" "L'aurore à grands pas saisira une autre blancheur". "O simulations ultimes, O phares déchirés, le vent vous léchera".

Il arriva chez lui, but un grand verre de lait et s'assit dans la cuisine. Le bruit de l'horloge rythmait ses pensées. A nouveau il pleura. A nouveau il saisit un crayon et écrivit sur la toile cirée blanche et rouge : "Quelles qu'aient été les promesses de l'aube, il advient quelquefois, dérisoires, qu'un instant séparées les embellies nocturnes n'effeuillent que l'oubli ; c'est ce que nous appelons la tendre nostalgie des nuits lunaires".

Il souligna cette phrase trois fois et se leva brusquement. La chaise tomba. Par la fenêtre il vit son père qui revenait des champs, sa mère près du poulailler. Il prit un escabeau, décrocha le fusil au-dessus de la cheminée. Vite, se dit-il.

SIX POÈMES

Changer la peau du mot "peur", pas le tremblement.
Chemin de croix en forme de ponctuation minuscule.
Une enquête inaudible,
la censure d'autrefois.

Des voix mortes au loin seraient
une délivrance.

Briques bleues, cheminées.
Motif endormi du visage inconnu.
Simple bouche à se rompre
(Le rire, le désordre du lit).
Vie étouffée sous la langue
(Mer de ciel, de feuilles).
Les arbres aident l'ombre sur le corps.
Main de poupée flottante,

- Est-ce vous, quelqu'un d'autre ?

(Seulement quelques reflets dansants.)

- Tu dors ?

(Il dort).

Je distingue l'ombre des cils,
La voie étroite vers cette douceur pour personne.
La récompense fut la peur du baiser,
une poignée de mains ouvertes.

Les livres ont poursuivi leur cours :
l'oubli des lectures anciennes.
La pendule reconstruit le temps
à la même heure,
L'œil ouvert
du somnambule et la raison de son rêve manqué
(mais l'autre œil demeure clos).
Rumeur de branches avant l'automne
l'arbre unique ressemble à son jardin
(lui qui ignore le jour et la nuit).

RITA HAYWORTH

- J'aime les fleurs les plus chères,
excessivement parfumées,
les robes rouges,
(je croyais avoir mis la bleue).

Mon premier rôle, en danseuse.
Me faire connaître à tout prix.
J'appelais les photographes,
le lendemain
les journaux déclaraient nos visages épanouis.
Des heures de maquillage pour l'œil de la télévision,
lit de peau creusé au fond du miroir.
Ce que souffraient ces pâles yeux autrefois,
ce qu'ils exprimèrent ensuite.

★

Enfin il se dirigea vers la gare.
J'ai reconnu l'homme aux papillons blancs
(sa mort de parenthèses).
La tache du dos,
au loin ses bras minuscules.
Pas de mains
mais la bouche devait être belle.

Hésitant,
l'ovale du visage
entoura la lisière des joues.

J'ai photographié
la nappe des paupières
par petites touches plates,
la mémoire d'un corps entre les branches,
son geste d'adieu reconnu.
- Restez ce soir,
pour une fois.
- Je penserai à vous tous les jours.

Mots de mâchoires fendues ;
comment les retrouver parmi ces vols d'insectes et le bruissement des
arbres ?

Bientôt la péniche prendra le large,
à bord les femmes portent des gants blancs.
Cent visages et le vôtre,
plus clair de mon côté.

Le voyage dura une journée entière,
bras d'adieu posés au hasard.

- Pourquoi fuyez-vous ?
- On ne fuit jamais,
les gens ont un métier, une famille,
- vous aussi.
- Ce silence ?
- Une conversation rompue sur des rails.

CHAMPIONNAT DU MONDE D'ATHLÉTISME

- Je préfère le sport aux histoires d'amour.
Les sanglots du Viking
ses muscles d'os.

Sous le front
l'audition du corps,
un hymne national.

Découpé en profil du stade,
le maillot blanc.

L'homme danse où le ciel enfin s'est ouvert,
poutre lumineuse des bras
devant les tribunes aux chapeaux levés.

Isolé dans une poche d'ombre
il fond facilement en larmes.

(Micro tendu des casquettes multicolores).

MARIAGE

- La veille des festivités nous faisons un gâteau avec une décoration un peu spéciale.

Les tenues de cérémonie se multiplient dans les miroirs.

- A ce moment précis j'ai revêtu mes habits neufs.

Tout le monde attend la mariée.

S'exposer ainsi...

Temps compté pas à pas depuis mes talons blancs.

Autour du chapiteau, l'autel,
les pastilles lumineuses des automobiles
entourées de ruban d'or.

La mariée était noire

- Ces photos, un souvenir le jour où vous ne m'aimerez plus.

Le cœur battait sous la pellicule.

L'époux prit son bras,
on applaudissait du haut des balcons.

Elle irait vers de nouveaux miroirs,
étonnée de la main tenue autrefois.

Poisson de coquillage cassé dans la chambre aux bibelots.

Le buste flou
sa parole en arc
souffle mais ne tremble pas
malgré la respiration
à cause d'elle.

Image aux angles difficiles
visage aux traits coupants
où l'on peut achever un mot
y tendre une corde fine.
Ayant pris le corps pour de la peur
l'enfant prit peur
réellement.

Né au bord des membranes transparentes
dans le creux du coude
flotta le prénom deviné.

...

Je tombai sur la page sans rature,
me retenait la sécheresse du nom emporté,
la signature.

- Comment écrirais-je à quelqu'un dont j'ignore la forme physique ?
- Essayez le tutoiement, les formules de politesse.
- Peu importe votre âge, mais...
êtes-vous une vieille femme, un jeune homme ?
- Je n'ai pas de souvenirs,
un cœur en miroir,
à peine un rire m'appartient,
peut-être la moitié d'un rire

...

Je vous écris du point de vue quotidien de la lampe
qui exerce au mieux sa fonction d'éclairage.

QUATRAINS D'AOÛT

Mercredi midi Un calme bleu étincelle
douche les blés courts Celle qui vient à pas lents
ouverte aux oiseaux de proie obtient tout des vents
n'a plus peur voit loin converse avec les ombelles
(Le 1^{er}, près de Keroyan)

Touffeur Le vent même assèche La longue sente
au bord friable des falaises désormais
est déserte L'amante n'y va plus Tout fait
silence cruellement Les oiseaux patientent
(Le 2, à la Pointe du Pouldon)

Volets clos L'ombre ici vibre L'air est de braise
dès le seuil L'amante est aux aguets au-delà
assise au pied des cupressus dans des éclats
de mémoire et son cœur la boxe Rien n'apaise
(Le 3, vers Calastrène)

Sur l'eau de l'anse où nage avec son maître un braque
brun les sternes s'affolent giflent l'air Leurs cris
soudain sont partout L'amante dans les débris
de bois flotté grave des messages opaques
(Le 4, Anse de Kerlédan)

La poussière L'odeur des fenouils Une infime
rumeur d'insectes maintient de la vie Au bout
des mains de l'amante ne restent plus beaucoup
de caresses Ni de griffes L'attente prime

(Le 5, vers Bormené)

Des criquets à foison Le soir crépite Toutes
les bruyères sont pourpres Dans ses yeux perdus
là où ciel et mer fondent l'amante a tenu
un instant de plume et de lait Ombres dissoutes

(Le 6, Lande de Borderune)

Lent bloc de vacarme en crue au long des arbustes
la moissonneuse obèse dévore Il est tôt
A l'arrière l'amante avec les passereaux
danse dans la balle blonde une danse juste

(Le 7, à Anvorte)

SEPT POÈMES

non
suis
pas
un
poeta
tzigane
di
one
carcasse
little
lion
allato
di
saint
marc

★

à peine quelques mots
parfois des phrases
juste un effet
plaisir qui se plaide
ancrage
sarò cosi mortale

★

Le fait
primordial
capital
des rots ou des tartes
manger faire pourrir
produire des gaz
carboniser l'obligatoire
pas d'ostie
ostias si quieres
et encore
ostias si quieres
pas d'ostie
carboniser l'obligatoire
produire des gaz
manger faire pour rire

★

le
temps
me
parle
le temps lui parle
de
quoi
parle
t'il
le
temps
à
celui
à
qui

il
parle

★

incandescente
parle
dit que le vent écarte les nuages
dit qu'il y a un lointain
dit l'électricité et l'acoustique
serait-il
si difficile
de
dire
et
redire
l'électricité
et
moustique
s'en allaient
au loin
sur les nuages que poussait le vent

★

éventuellement
une lampée dite courage
surtout rage qui a cour
conforte actes gestes dire

simple
ensemble de pulsion d'énergie
se dégageant
laisse la parler
de sa violence
s'élancer
honteuse
brutale
faire
de
l'humain

★

allez tartine
dis
au
revoir
tartarie
rie
donc
de
tes
tares
et
tartine
donc
tant
que
tu
vas

CHRONIQUES, NOTES, INFORMATIONS, REVUES

LA CHRONIQUE DE CLAUDE ADELEN

JEAN TORTEL : *PROGRESSIONS EN VUE DE...*, MAEGHT EDITEUR

Dans une collection dirigée par Alain Veinstein, voici un livre qui comme *Le livre de mon bord* de Reverdy ou ceux de Philippe Jaccottet (je songe à *Autres journées*), est un de ces témoignages précieux qui accompagnent le travail des poètes. Une sorte de journal ponctué par l'émergence des vers, des poèmes qui allaient constituer entre 1968 et 1970 les recueils *Limites du regard* et *Instants qualifiés* (Que cela nous incite à les relire !)

Voici donc "le journal de bord de cette aventure à haut risque qui consiste à vouer sa vie à la poésie". Une suite de remarques accompagnées en basse continue par ces "instants qualifiés" du langage, surgissements ou triturations de la parole prenant sa forme versifiée. Où l'on nous montre comment la langue se donne ce corps parfait qu'est le poème, sa structure sous la plume, "dans la distillation de l'écriture explicative : purification et concentration." Nous assistons, et c'est tout à fait tonifiant, à la levée de cette parole chthonienne, qui est le propre de la poésie de Tortel. "L'image se soulevant soudain, obligatoirement acceptée par l'esprit qui l'a reçue, inévitable donc, souveraine à la fois dans sa précision et son obscurité, rencontre du champ verbal comme on rencontre un obstacle, un ennemi, ou encore une limite. D'où cette sorte de combat au bout duquel l'image reparait autre, c'est-à-dire transformée en figure qui est langage... Quant à savoir d'où se soulève l'image, quelle est la nuit qui la contient avant qu'elle n'apparaisse et nous oblige, c'est le problème autour duquel nous ne cessons de rôder." (p. 140) Voilà un exemple entre mille de l'acuité d'une réflexion qui nous apparaît en 1991 comme une désignation exacte du processus d'écriture de la poésie : songeons que c'est écrit en 1969 et nous mesurerons à quel point cela devance les luttes théoriques de l'époque autour du structuralisme.

A lire de telles "notes", nous apercevons peut-être l'essentiel, la certitude que l'écriture "fait corps" avec le corps, qu'elle est le corps par excellence. Autrement dit comment la langue devient figure par le renversement de l'image aux limites du corps qui la produit. C'est toute l'entreprise de Tortel qui nous est ici rappelée (*Limites du regard* devait en effet s'appeler *Limites du corps*, avant que, pour les besoins de la publication, le livre ne soit "déchiqueté"), une poésie qui se donne les moyens de réfléchir (à) ce qui l'actionne, ce qui, du surgissement chthonien de l'image conduit la langue à être cette figure d'évidence qui prend mesure dans le vers. Cette nécessité vitale du corps d'affronter l'espace et le temps, d'aller à la rencontre des autres corps, le corps végétal, le corps de la lumière, le corps de la terre, le corps d'éros, le corps du jour et du noir, par le regard. Qu'est-ce qu'écrire de la poésie, se demande Jean Tortel, sinon une tentative (impossible ?) de résolution de la distance qui me sépare du corps que mon regard cherche à "pénétrer", autrement dit l'affrontement perpétuel à "l'arbitraire espace" ? Cet espace qui pour lui, Tortel, est plus source d'anxiété que toute recherche du temps perdu. En date du 11 février 1969, nous pouvons lire ceci, qui à mon sens fonde un matérialisme absolu de la poésie, une angoisse matérielle si l'on veut : "Qu'il soit illimité, éternel, ce

temps est une notion autre, à nous étrangère en tant que nous sommes êtres vivants. Je peux me garer du temps des philosophes en regardant (je souligne) "ce qui se passe" ; (...) Il n'en est pas de même de l'Espace. Alors que l'éternité n'est plus redoutable dès lors qu'elle est hors de mes moyens de représentation, car toute anxiété est causée par une levée d'images, l'illimité spatial est sans cesse devant moi. Je le vois. Ou plutôt, et pire, il est ce qui prolonge nécessairement ce que je vois (et que je ne vois plus)... L'éten-due représente la perte et non la plénitude..." (p. 56) Ou comment le religieux est évacué de la démarche, l'angoisse pascalienne renversée. Pour Tortel, cela va de soi, "il n'est donc pas nécessaire que le corps devienne un pur néant." (p. 22) Un tel livre est provocateur de pensée : en effet, c'est peut-être une des spécificités de la poésie que cette volonté de résolution de l'angoisse du temps et de l'espace par l'affirmation du corps inscrit dans ses limites, et dans la saisie de ce corps par l'espace de la parole, qui qualifie l'instant. "L'instant qualifié" qu'est-ce autre chose que l'investissement par la parole de l'espace vu et du temps qui le scande. Une immobilisation par (dans) la figure de langage de ce soleil devenu figure de langage, qui dure.

On est mieux à même de mesurer aujourd'hui la cohérence de la démarche de ce poète héritier de Démocrite et d'Epicure mais aussi de Lucrèce comme encore de Malherbe et de La Fontaine, dans le passage qui relie *Limites du regard* à *Instants qualifiés*. Peut-être un tournant essentiel dans son œuvre, vers 68/70, qui allait permettre la floraison des livres de la grande maturité, *Discours des yeux*, *Arbitraires espaces* et surtout *Les saisons en cause*, et jusqu'à ces *Précarités du jour*, qu'il convient ici de saluer, livres qui sont à mon sens l'aboutissement de cette sérénité épicurienne dont nous étai expli-quée par avance la "précarité", mais aussi la structure et la parole qui relève de cette structure : ce passage de l'accidentel, de l'instant à ce qui dure, cette qualification qui fonde l'écriture.

*"Le corps accidentel fournit les images
Le corps unique est l'image."*

J'avais souligné à propos des *Saisons en cause* en quoi le renversement est une figure baroque (celle de la réversibilité de l'univers et de l'existence). Déjà était à l'œuvre, dans ces pages, la réflexion sur ses conséquences : "Si l'écriture est renversement du regard, tout texte est plat." (p. 32) Ou encore (p. 153) : "Le langage se parle : il est, il se constitue en figures. Renvoyé -ou bien, si je m'abolis c'est par un coup de force : mais un coup de ma force, et alors je ne m'abolis pas- ou bien, donc, et si (quand même) je m'abolis, c'est le langage qui est renvoyé à quelque image de lui-même, dont il est issu et vers laquelle il se retourne. Il la regarde, car elle est dans le miroir qu'il voudrait retraverser." Le corollaire est alors le passage à la multisignification, "mouvement qui se constate à l'intérieur du langage ; tandis que le symbole est le produit d'une intention extérieure à l'écriture en vue d'une certaine décoration de celle-ci." Réflexion qui, on le voit, assigne la poésie contemporaine à être matérielle ou à n'être pas, en même temps qu'elle définit une esthétique rejetant l'idéalisme de la décoration, qui est celle de toute une modernité poétique. Tortel annonçant la couleur : "Ne pas tomber dans le piège de la description. Ne pas tomber dans celui du symbole. Entre les deux, le chemin est étroit." (p. 209)

Ce petit livre est véritablement tonique, voire euphorisant. Non pas seulement parce qu'il nous livre le portrait d'un poète "heureux" (le cliché du jardin et de ses travaux, le

cliché des saisons, celui du couple, de l'écriture calme) -on aurait plutôt tendance à renâcler devant une telle sérénité (je ne suis pas calme quand j'écris),- mais parce qu'il pose vraiment la question du bonheur : "Anxiété-bonheur (ou impatience-calme, ou angoisse-sérénité), c'est un couple dont les deux éléments constituent une espèce de machinerie complexe, qui se grippe parfois pour des raisons dérisoires..." et plus loin : "L'épicurisme, heureusement, ne supprime pas l'anxiété. Les premiers épicuriens n'ont pas empêché Lucrèce. L'anxiété ou plutôt l'impatience anxieuse n'est pas *Tedium Vitae*, ni le résultat d'une réflexion désespérante, mais elle aussi, un désir..." (p. 63) Tortel représente un type de poète dont l'écriture ne se laisse pas envahir par l'image, reflet du vide existentiel, c'est-à-dire de l'angoisse. Il nous le dit ici : "Celui, au contraire, qui approche la sérénité, dompte l'image ou la refuse. Une certaine lignée épicurienne (Malherbe, La Fontaine, Ponge...) actionne le langage en même temps qu'elle y prend plaisir." (p. 92) Mais surtout, en ces années 68/70 il pose les bases de notre réflexion sur le vers en 91. Sa pensée "théorique" (encore que le mot ne convienne guère à ce travail d'atelier de l'écriture) et sa traduction dans les faits (les livres qui en ont résulté), font qu'on ne peut plus après cela écrire des vers comme on le faisait avant. Non seulement la marge de manœuvre entre métaphore, symbole, écriture plurielle, est réduite, mais aussi, sur le plan de la constitution rythmique (la fameuse musique des mots), nous sommes confrontés à une structure du vers radicalement nouvelle : "Il faudrait peut-être que le poème apparaisse comme dans la distillation de l'écriture explicative : purification et concentration. C'est un problème de méthode. Mais le problème est aussi de disjoindre dans la mesure du possible l'émission verbale et l'émission conceptuelle. Le vers est le résultat de cette rupture." (p. 80) Et ceci encore : "La musique est absente de mon poème, en ce sens que ce n'est jamais elle qui me fait parler." (p. 84) Quand on considère la poésie d'aujourd'hui, on se dit que ce qui était avancé là est passé dans les mœurs. Pour Tortel en tout cas le vers est organiquement lié à une disjonction qui en fait cette unité rythmique irréductible : "Il semble fort que l'articulation entre dans la définition même de l'écriture. Dans le mouvement qui s'accomplit par celle-ci (de désintégration et de réfiguration de l'objet), l'articulation est sans doute ce qui d'abord sépare et ensuite reconstitue. D'où l'erreur d'une certaine écriture actuelle, de s'arrêter à la désarticulation." A méditer !

Quant aux poèmes qui ponctuent ce journal de bord, ils confirment cette esthétique, ils sont comme les réponses aux "minutes interrogatives", et "les indices d'une certaine progression qui ne fut pas obsessionnelle, mais qui reste, dans ses propres ratures, revendicative." Ils communiquent à ces pages leur véritable rythme ; ils constatent qu'on ne peut plus tout-à-fait considérer l'opération sur l'image par le rythme, le rapport de la parole au monde, comme on le faisait avant Tortel : "La voie mène de l'image à la figure. La figure ou phrase qualifie l'image. Il y a écriture ou poème dès lors qu'il n'y a plus d'image." (p. 149)

Et relisant *Instants qualifiés*, dont on retrouve les pilotis dans ce livre, on sera frappé de constater que ces textes devançaient un certain état de l'écriture en 1969, et, on le mesure mieux avec le recul, on se rendra compte qu'ils sont proches des poèmes des dernière recueils. La perspective révèle la continuité d'une écriture tout entière méditation sur cette révélation de la poésie qui se confond avec celle-là même de l'amour, "lisible, indéchiffrable et merveilleusement porté à l'intérieur de lui-même par ce qui l'anime :

faire savoir que "cela" qui l'anime, est donné à tous en même temps que réservé, caché. Révéler ce caché, c'était peut-être, non pas notre mission - nul n'a de mission- mais notre rôle." (p. 226)

Et finir alors par un de ces "instants qualifiés" redécouverts dans ce livre, celui-ci peut-être parce qu'il se lève sur une métaphore de la plus belle eau (mais Jean Tortel ne nous dit-il pas à la dernière page "*que toute parole (qui dure) est métaphorique*") :

*Le ciel aux yeux de cerf
Tremble les lances végétales
Attendant le jour*

*Deux papillons dansent
Ecrivent tremblent
Octobre opaque
Jaunissant*

*Genoux ployés froissant la soie
Les adorants nos deux bras parallèles
Tendent les miroirs courbes
Facilement."*

Octobre 91

JEAN-LUC STEINMETZ : ARTHUR RIMBAUD.
UNE QUESTION DE PRÉSENCE. TALLANDIER

La pudeur voudrait qu'on se taise. Ces temps derniers surtout, où "l'opportunité" d'un triste centenaire (n'y a-t-il pas quelque indécence à célébrer ainsi l'agonie mar-seillaise ?) veut que partout s'affiche le visage effaré du "rebelle", bariolé aux couleurs de ses pauvres voyelles -tout un chacun, et même un ministre, y allant de son petit couplet, son lot de lieux communs, comme s'il était décidément impossible d'échapper aux clichés inaugurés naguère par la piété d'une sœur trop fidèle et le zèle posthume d'un beau-frère. Tout cela, bien sûr, aux dépens de l'œuvre elle-même, dont nul ou presque n'a que faire, ni surtout des questions qu'elle soulève pour qui se soucie aujourd'hui *encore* d'écrire en vers. Le spectacle est banal, même si fort accablant. Etiemble, consacrant l'un des tomes de son *Mythe* à l'année du premier centenaire (1954, naissance oblige) montra déjà combien la rumeur, à devenir aussi publique, tournait à la caricature de "l'auteur" dont elle prétendait aggraver le renom. Mieux vaudrait donc rester muet et s'en tenir au texte qui, plus que tout autre peut-être, mérite à la lecture une patience inquiète, voire un certain *retrait*.

Pourtant, tranchant sur ce médiocre cortège, un livre brusquement nous ramène à l'essentiel. Et le fait qu'il s'agisse d'une nouvelle biographie du poète n'est qu'un para-

doxe apparent. Le *Rimbaud* de Jean-Luc Steinmetz paraît en effet destiné à faire date, pour des raisons qui dieu merci n'ont rien d'anecdotique mais touchent à la logique, à l'unité profonde de la démarche rimbaldienne, pour la première fois semble-t-il parfaitement cernée, et décrite, dans la contradiction de sa trouble lumière. Cela n'est pas un mince évènement et mérite donc quelque arrêt.

★

Il aura fallu près d'un siècle pour que commence à s'estomper la légende tenace qui s'attache à la vie de Rimbaud. Par sa fureur, son intransigeance, son irréductible originalité, celle-ci se prêtait certes à tous les commentaires, si elle ne les avait pas anticipés. Toutefois, bien que quelques travaux récents (ceux d'Alain Borer notamment) aient salutairement déblayé un terrain par trop balisé, il suffit de parcourir certains articles parus ces derniers temps pour constater que beaucoup de chemin reste à faire avant que l'évidence ne s'impose : c'est-à-dire que l'on admette enfin la continuité de cette existence, l'inlassable poursuite de son "rêve" toujours repris, sous des formes diverses, par son indiscipline et son rejet répété d'un univers que symbolisèrent tour à tour la famille, "Charlestown", les cercles littéraires, la péninsule européenne... Par son refus, en bref, de tout statut social, de toute sédentarisation -l'essentiel pour Rimbaud se jouant dans le *mouvement* (le précipité poétique, le périple, l'effort) et non dans ses retombées "pratiques", vouées une fois pour toutes aux gémonies. Quitte à ce qu'il s'entête ensuite dans des "métiers idiots" et des "contrées infectes" où il pensait trouver le terme de sa quête, mais qui le laisseront toujours insatisfait, parce qu'aux antipodes de son véritable projet. S'il y a un "paradoxe" dans cette vie, il est bien là : dans cette obstination, dix ans durant, à ne pas faire machine arrière, alors que tout visiblement l'y poussait. Mais la contradiction n'est qu'apparente : car d'évidence, Rimbaud l'a consciemment assumée, entrevoyant l'inanité de toute alternative à ses errances, puis à son enlèvement éthiopien.

On sait donc maintenant (et le livre de Jean-Luc Steinmetz le démontre superbement) qu'il n'y a PAS de rupture profonde entre les années "littéraires" de Rimbaud et l'existence semi-nomade qui fut la sienne par la suite. A ceci près (qui n'est pas rien) qu'en amont s'impose une écriture, en aval un silence sporadiquement rompu par des élans épistolaires que l'on a trop longtemps négligés. Quant au fond, tous les lecteurs de la correspondance africaine et des terribles lettres marseillaises savent que *l'homme* Rimbaud, au terme de sa trajectoire terrestre, était resté fidèle (l'âge et l'expérience en plus) à l'enfant insoumis, orgueilleux, "pressé" d'en finir avec "le lieu et la formule" dont il avait su assumer un temps l'impossible projet. Et que son silence même -ou plus exactement : son *arrêt*- loin de constituer un mystère, apparaît au contraire parfaitement logique, à la lumière de l'espoir *absolu* qui avait justement fondé, à l'initial, le choix du Poème comme issue, lieu de passage, unique moyen de défier le Réel (ou de le transmuier, ce qui revient au même). Choix qui portait en lui son propre échec, surtout pour un être aussi lucide, excessif, exigeant.

Le livre de Jean-Luc Steinmetz propose pour la première fois un *récit* suivi, fortement charpenté et parfaitement étayé, de cette vie en apparence chaotique. Il fait appel à

l'ensemble des documents existants et reconstitue ce parcours solitaire avec une fidélité et une précision remarquables, sans dissimuler du reste les zones d'ombre qui subsistent (surtout pour les années 1875 - 1880, qui suivent l'arrêt d'écriture). Il est de surcroît composé avec autant de rigueur que de "dévotion", évitant habilement de s'appuyer sur l'œuvre pour s'en tenir aux traces concrètes et peut-être illusoire (mais c'est une autre affaire - et la limite de toute biographie) que laissa l'homme aux semelles de vent dans la mémoire de ceux qui l'approchèrent. Archives, souvenirs, lettres et dessins jaunis, photos et documents divers : tout est mis à contribution et finit par dessiner un portrait dont on se dit, une fois le livre refermé, qu'il s'approche sans doute au plus près de son modèle, jusque dans les hypothèses qu'il soulève lorsque les pièces du dossier se dérobent, font défaut, se désagrègent.

Ainsi l'accent est-il mis, tout au long de l'ouvrage, sur l'importance de *l'ennui* rimbaudien, sa solitude, sa constante insatisfaction ; son impossibilité d'être jamais là, et conséquemment sa perpétuelle fuite en avant, brûlant derrière lui les relais ; son incapacité, en bref, à accepter le monde tel qu'il est, dans ses contraintes, ses travers et même sa beauté, celle-ci n'étant jamais pour Rimbaud que fugace, fragmentaire : invisible ou cachée. On sait (ou l'on sent bien, intuitivement) que là réside la clef, le ressort profond tant de l'œuvre accomplie que de son ultérieur rejet au profit du labeur terrestre -lequel, bien sûr, n'apportera à son tour que désillusion. Mais il sera trop tard alors pour s'en écarter, ou choisir une stratégie nouvelle : et d'ailleurs à quoi bon ? La seule "consolation" viendra d'une lucidité amère, une sorte de fatalisme ponctué de constats désabusés : "Heureusement que cette vie est la seule, et que cela est évident". "Enfin, comme disent les musulmans : c'est écrit ! C'est la vie : elle n'est pas drôle !"* Les exemples abondent, pour reprendre l'imparable formule de Paul Nougé.

★

Je m'en suis tenu jusqu'ici aux questions que soulève la vie de Rimbaud : cette biographie tout naturellement s'y prête, et il est vrai que peu d'auteurs ont eu chez nous le "privilège" de voir leur périple terrestre aussi étroitement associé à l'œuvre qu'ils nous léguaient. Il n'en demeure pas moins que si cette existence, depuis un siècle, occupe la place singulière qui est la sienne et se trouve périodiquement revendiquée (ou réfutée) à titre de modèle, c'est *avant tout* en raison de la violence, de la beauté des textes que leur auteur nous abandonna avec moins d'insouciance ou de désinvolture qu'on ne le dit parfois. Et parce que cette œuvre demeure et restera sans doute parfaitement scandaleuse, d'avoir ainsi inextricablement lié tornades intérieures ET tourmentes formelles, réfutation

* J'ai lu dix fois, cent fois depuis vingt ans ces lettres africaines et n'ai jamais pu me départir de la fascination qu'elles exercent sur moi -comme si je trouvais là, plus clairement formulé mais tout aussi énigmatique dans sa densité humaine, l'envers de l'abîme où me plongent certaines phrases des "Illuminations". *Des drôles très solides. Plusieurs ont exploité vos mondes.* Mais qui trébucha ? Fut exploité ? Je ne puis m'empêcher de songer avec tristesse que Rimbaud s'est trompé (et l'a sans doute entrevu) en tournant ainsi le dos à la seule porte qui s'offrait à lui, pour aller s'enterrer dans un enfer (Aden, Eden...) où il n'avait que faire. Et où l'attendaient moins la mort (qui n'est rien) que la déconvenue, l'amertume, l'irrépressible sentiment d'avoir gâché sa vie. Parenthèse "autobiographique", qu'il me faut dieu sait pourquoi ouvrir et refermer ici.

du monde ET révolution (pillage, mise à sac) des techniques du vers. La question du *sens* étant chez Rimbaud aussi décisive que sa recherche d'un langage neuf, déclassé de toute "vieillesse poétique" : double angle d'attaque pour une seule et même approche, supposant évidemment moins l'instauration d'une nouvelle rhétorique qu'une mutation durable de notre rapport au monde.

Le scandale demeure donc, en nos temps peut-être plus encore qu'hier : car il faudra bien admettre un jour le lien fondamental qui existe entre cette posture de *révolte* face au monde et les bouleversements, les avancées qui en résultent dans la sphère du Poème. Et par là reconnaître qu'*aucune* novation, à terme, ne naît de la seule réflexion (aussi pertinente soit-elle) sur la nature et la forme du vers, mais ne peut au contraire émaner que d'une critique profonde, voire d'un antagonisme radical à l'égard de l'univers en son entier. L'inacceptable étant moins la pesanteur de la tradition littéraire (d'ailleurs en devenir constant) que les données concrètes contre quoi bute l'individu lorsqu'il éprouve les limites d'un monde où il n'a pas choisi de vivre, mais dont c'est après tout son devoir d'homme que de travailler à infléchir l'absurdité, les travers, l'étroitesse. Or la pensée (la science, le poème) ne progresse *jamais* dans un langage écrit d'avance, ni à partir de convictions innées, a fortiori lorsque l'intuition la guide sur la voie de nouvelles équipées.

Il n'est pas certain que cette position s'entende très clairement de nos jours, ou qu'on en accepte les ultimes conséquences. Les mutations présentes de nos sociétés, l'évolution du vers moderne dans des cercles de plus en plus fermés, semblent concourir à un appauvrissement généralisé de "l'effet" poétique, à une déperdition de ses racines historiques et de son impact sur le monde. Et pourtant... S'opposant aux diatribes informelles (à fonction "viscérale" ou strictement "utilitaire") comme aux maniérismes des éternels parnassiens, coupés de toute réalité extra littéraire, les grandes œuvres poétiques imposent la rigueur de leurs métamorphoses, parce qu'écrites *au centre*, au lieu vital où monde et langage s'affrontent, s'embrasent, s'éclairent l'un par l'autre. Et déchirant l'espace, nous font brusquement entrevoir ce qui avant elles *n'était pas* (pas su, pas dit, pas vu - cela revient au même). Ce qui me semble en fin de compte la seule visée du Poème, et de l'œuvre en tout cas qui nous occupe ici, sans qu'il soit évidemment question de remettre en cause la réalité de l'implosion formelle (mais non pas "formaliste") entrevue par Rimbaud.

Jean-Luc Steinmetz cite en note (p. 422) le témoignage de Banville, rapportant que le fugueur de Charleville lui aurait un jour demandé "s'il n'allait pas être bientôt temps de supprimer l'alexandrin". Assurément, c'était bien cette heure-là *aussi* qui sonnait. Et de fait, la révolution poétique opérée à toute allure par Rimbaud, dans une sorte de fièvre exaspérée, dessine très exactement, en raccourci, l'agonie des modèles : de l'alexandrin romantique, puis l'impair (via Verlaine et les "bouts rimés" zutiques) à la prosodie déconstruite des derniers vers (*Mémoire, Qu'est-ce pour nous...*) - avant que l'enfant ne s'avance en pleines terres vierges, inaugurant ce qui demeure, inégalé, son grand apport personnel : la prose éblouie, souveraine des *Illuminations*. Marquant ainsi le terme *obligé* de sa quête. Car à se libérer aussi violemment des entraves prosodiques, il dévoilait bel et bien un continent insoupçonné - mais mettait également en lumière cette terrible vérité, toujours contemporaine : en violentant, puis supprimant toute contrainte versifiée, on

aborde au domaine d'un *insensé*, d'un *absolu désir sans loi*, antérieur certes au poème mais qui inéluctablement le nie et, poussant la logique à l'extrême, ramène qui suit sa règle au pire des esclavages : c'est-à-dire au silence, au labeur, à l'ennui- tout ce qui fait (abolie la littérature, ou l'effaçant) la prose de la vie.

A quoi, judicieusement ou non, Rimbaud passé vingt ans se plia.

Yves DI MANNO

PRENDRE L'AIR EST SON MÉTIER

JEAN-LUC SARRÉ : *RURALES, URBAINES ET AUTRES* - FOURBIS 1991

"Ces notes afin de montrer l'autre visage, celui dont le poème n'a pas à se soucier, mais dont il tient mystérieusement compte". Ainsi ces écrits se sont-ils articulés pour l'auteur, au gré des jours et des nuits, dévoilant pour lui et pour nous *l'autre visage*, la vie quotidienne de celui qui n'avait montré de l'écriture que ses poèmes. Non, pas un seul vers, uniquement ce qui surgit en vrac, avec nous et sans arrêt, le degré infini des choses parmi lesquelles le poème fera son choix. Mais ces *Rurales* nous mèneront avant le poème, dans les premiers mots qui le font naître, et le sous-tendent.

Sarré passe dans un nombre impressionnant de lieux différents, les traverse avec ou sans plaisir mais y voit toujours quelque chose - quelque chose de remarquable. Son "métier" -le véritable, non celui qui l'occupe huit heures par jour- s'étale là, avec ses pas : être au monde, et prendre l'air. Difficile nous dit-il. Pour garder le contact, il y a ces notes, nécessaires et antérieures au poème. Ce qui importe, ce n'est pas de se laisser distancer par la réalité, de ne pas se perdre ou d'être séparé de soi. Quand enfin il parvient à "se rejoindre", il note : "*éclaircie dans le temps*", pose alors sa peur et s'appuie dessus pour dormir.

Au début est la perception de l'événement, isolée, cadrée. Le poème s'engouffre dans sa faille. La note, elle, prend tout. Intelligence du poème, elle cerne, joue sur le contour. Elle ne prend pas en compte la mémoire et son travail, dans un rapport direct au réel qui rappelle celui du croquis, par rapport à la peinture. "*Il y a bien quelques visages de femmes dans cette salle à manger d'hôtel, mais aucun ne semble appartenir au long rôle de jouissance, qui, cette nuit, traversa la cloison de ma chambre.*"

On voit très vite que cet aspect immédiat exige un rapport de simplicité avec le réel, voire d'humilité. La note est également embardée, saute d'humeur : quand une opinion s'égare sur une page, elle est très vite détruite quelques lignes plus loin par son contraire. L'auteur accumule et superpose des fragments qui témoignent des mille petits niveaux de

notre perception et de notre existence, qui hachent notre être, qui le scindent.

L'errance, qu'elle se situe à travers les arbres ou l'esprit, donne alors réponse à la pensée. Elle le fascine, et parcourt ses jours. Les sophistes habiles et jongleurs, maîtres de l'errance intellectuelle, sont les amis qu'il préfère. Il va donc au gré des états qui le traversent. Vie quotidienne, lectures, rues, promenades, souvenirs, réflexions, tout ce qui accompagne et qui entoure est là, dans ces lignes, enthousiasmant parfois, gênant plus souvent. La chaleur et le ciel d'été que l'on connaît des "Journées Immobiles" sont omniprésents, toujours barrés de ces traces grises dans l'air. On trouve encore ces choses un peu fêlées, un peu douloureuses, ces petites menaces qui traversent sans cesse, mais qui sont sauvées finalement par le réel : c'est le réel qui perd et qui angoisse, mais aussi qui sauve. Jean-Luc Sarré vit d'ailleurs à l'image de cet homme à la terrasse d'un café, assis sur une fesse et qui "*semble à tout moment sur le point de quitter sa place.*"

En nous proposant cet ensemble de situations les plus diverses, Sarré semble nous dire que l'écriture, de la plus heureuse à la plus noire, se bâtit toujours sur une infirmité, un manque. Dans cet ordre d'idées, la gravité qui plane sur chaque chose frappe, une gravité qui nourrit son regard, jusque dans la plus pure légèreté. On pense encore à sa poésie, dont il exige énormément : les climats et leurs rapports intenses au temps, les menaces et les appels simultanés. On a l'impression qu'il demande moins aux notes mais que curieusement, les notes vont aussi loin que ses poèmes, et de façon plus "simple".

Finalement, *Rurales, urbaines et autres* n'est pas un livre de poèmes, parce que le monde n'est pas poétique. Il est là, simplement, sans autre fonction que d'être monde. Le beau ou le laid ne sont pas choses en soi. Le monde ne manque à rien, à personne. C'est de notre manque dont il s'agit. Ici, et ailleurs, la poésie s'est logée dans notre regard.

Christophe GENCE

UN DÉBUT SANS FIN

CLAUDE FAIN, 3 RÉITÉRATIONS, ÉD. SPECTRES FAMILIERS

Pourquoi. Pourquoi un soir (ou une après-midi), écoutant et regardant lire Claude Faïn au cours de l'une de ces lectures où je persiste à me rendre, convaincue de l'aspect totalement subversif que représente aujourd'hui, en cette fin du XXe siècle, le fait qu'un homme (ou une femme) ouvre un livre pour simplement y lire à voix haute ce qui s'y trouve... et cela dans l'appareillage le plus nu, le plus sommaire, pourquoi Claude Faïn, lecteur immergé dans le flot matériel de sa propre langue, nageur champion de l'apnée comme du trou d'air m'a fait songer, dans sa *manière* (lire-écrire) à une autre *manière*, celle qu'avait Nimeño II (Christian Montcouquiol) de toréer ?

Aujourd'hui, j'apprends la mort de Nimeño II. Au fond d'un garage. Elle éclaire étrangement le goût qu'ont certains écrivains pour la corrida. Sur ma table, un petit livre à couverture grise. *3 Réitérations*. Notons en écho musical un titre précédent : *Le Rite, recommencement du geste*. Réitérer signifie faire de nouveau une chose qui a déjà été

Les circonstances retracées ne sont pas fortuites. Je veux y voir une manière de signe où se manifestent de façon presque exemplaire les cheminements d'une écriture, ici vraiment plurielle, dans son rapport au monde et au réel. Les effets de traduction, déjà inscrits dans la première des langues mises en mouvement, cet espagnol pris dans le "partage des mots", concourent à éliminer les vertus sentimentales.

Les informations (descriptions, évocations, émotions) s'enchaînent en plan-coupé, par séquences très brèves ; les coupes, les formules, le tranchant des questions, mettent la phrase en déséquilibre constant et pose le vers avec vigueur. Une scansion cassante, et cassée, comme pour se garder des bruits du cœur, (en un texte occupé de l'écart du deuil et des suites de la mort d'un être aimé), atteint le corps même d'une écriture suspendue à ces assertions, à ces adresses percutées dans l'indécision du sens.

Il y a aussi "l'effet-journal" : les dates, les lieux, les rappels, les souvenirs...

Une tendresse en miettes, dressée pour sa reconstruction

H. D.

"Claude Esteban : Le partage des mots, Gallimard, 1990.

**LE
JOURNAL
DE JOSEPH
GUGLIELMI**



Parenthèse du 10 novembre 91. Il faut que je tape ce "jornal", non, "journal" avant deux jours ! Le lierre envahit le petit jardin autour de l'appartement de l'allée du Parc à Ivry... Yves Montand est mort ! Bye, bye, vieux cow boy ! On te verra pas à Bercy ! Beau temps frais, soleil fuyant de quatre heures... Columbo à la télé : une diva sur le retour a zigouillé son homme qui voulait pas raquer...

Fait la connaissance de Susan Howe, une petite femme terrorisée et un très grand poète ! J'ai traduit quelques pages d'elle pour la *Biennale de Poésie du Val de Marne*...

Les coquilles dans mon dernier "journal" :

Cianti pour Chianti !

Stade pour Sade ! Ce qui donnait "le Stade de Man Ray" ! ça ferait un beau titre !

un délie pour *une délie* (Scève)

Noté au réveil :

(sieste)

"Un saut de deux années." Je me suis réveillé avec ces mots

(Michael Palmer)

Fil X, non *Film X* avec Rita Mitsouko, pipes frénétiques !

Forget, Dieu Bercy ! Il faut absolument que je change le ruban de la vieille Olivetti !

Lundi 13 août 1990

Châtillon-Coligny. Retrouvé le "garage" où je m'étais installé pour taper la traduc de *Gli invisibili* de N.B. pour P.O.L. On connaît la suite !

Lumière du soir éclaire une somptueuse toile d'araignée. Je balaie la cour et le garage. En fait une ancienne boutique de mercerie.

"La nuit, il s'appuie à la nuit
nuages assermentés"

Mardi 14 août, onze heures... L'orage violent de la nuit a donné de la fraîcheur... On dirait le début d'un roman-roman...

Les doigts légers, doubles dressaient la verge, flattaient les plis de peau sous le gland... Tu viens ? Roucoulements dehors, dans l'embrasure, tables et chaises au soleil, mains du ciel de nuit ? Midi sonnent... je vais essayer d'un peu taper à la machine... Apollinaire : "Les hangars de Port-Aviation". Erection perfect...

Plus tard. *Certitude de plusieurs mondes*. Plus le nôtre, merdique ! Montargis (où est née Geneviève Huttin) Eaux mortes, vert-marron. Herbes à bas niveau. Je bois un *casa*... Soir, télé, Gandhi. A-t-il semé la violence ?

La violence ? Voix de la doublure exécrable !

Mercredi 15 août. Sept heures, roucoulements, bruits de vol, pigeons. A.P. n° 120. Billet d'Emilie Depresles et Billet d'Augusta Ravinet un peu lourdingues ! Je regarde l'amoule, l'ampoule électrique sur la petite table branlante recouverte d'une nappe à fleurs jaunes...

Six heures du soir. Châtillon vide...

Je vous offre à méditer ceci de Jean-Marie Olingue, *Regards sur des poètes*, éditions Walter Rauschenbuch, "Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'avec madame Jean Voilier, Paul Valéry a découvert l'amour-sentiment comme une mer sans rivage."

Sept heures. Je lis dans le journal un article sur Billy the Kid. Mon héros-fétiche... On y parle de la quarantaine de films qui lui ont été faits, des "témoignages" et biographies par dizaines, des pièces de théâtre, des romans (vingt) et pas un mot de l'admirable poème de Jack Spicer, *Billy the Kid* !

Jeudi 16 août, neuf heures, il a plu... Le mot *danger*... J'imagine un vieux taulard avec des jeunes ?

Je retourne dans le garage... La mère de George Oppen, le grand poète U.S., objectiviste au cas où vous l'ignorerez ! Suicidée en 1912... Lu dans le n° 26 de la revue *Sulfur* que Clayton Eshleman (the editor) m'a gentiment offert avec un mot. Thank you, Clayton ! Où je retrouve les trois Michael : Palmer, Davidson, Gizzi et Keith Waldrop, Clark Coolidge...

La flotte s'y remet... la lumière baisse...

"Glassed
In dreams
And images"

Riche issue de *Sulfur* (Spring 1990)... Oppen travaillait huit heures par jour (day-books)... Et deux articles ou essais sur le phénomène Objectivism de Palmer et Davidson, leurs interventions à la rencontre de Royauumont, automne 89... Choix de *Working papers* de Oppen (edited by Rachel Blau Duplessis), "The Anthropologist of myself and my own informant". Ces "papiers de travail" peuvent être considérés comme le terreau détonateur du poème...

Samedi 18 août, huit heures... Levé à six... travaillé au poème *Kentron*, page 84 du tapuscrit (le vilain mot !); je tape directement sans "brouillon", sauf quelques petites notes au crayon...

On aurait envie de dire que dans l'affaire pétrolière Iraq-Koweït, les grenchouillards de, non ! les frenchouillards de "gauche" montrent un côté munichois ! Tronches molles de Chevènement, Maurois ! Mais encore ! Toute guerre sale !

Verre de café froid... Concurrence d'un autre carnet, offert par le Centre de Poésie du *Refuge* à Marseille. Où j'écris à l'encre rouge... *nec plus cultura*...

Le "journal" (daybook, dates) hante

le *Kentron* en cours... le *K*...

Le titre est devenu, déposé chez P.O.L. : (parenthèse du 11.11.91) :

"K ou le Dit du Passage"

a paraître en mai.

Suite de la parenthèse du 11 nov.

Lecture à Créteil, Préfecture, avec Susan Howe (traduc.), Dupin, Deguy, Cluny, Depaule, Monnier (Pascalie, hello!) et entre autres venus de Chypre à Moscou, l'étonnant Victor Sosnora, en réalité de Saint-Petersbourg !

Cocktail... Moi scotch... rencontré Pierre Getzler et Denise, Martine Broda, Claude Esteban, Elisabeth Roudinesco et Olivier Bétourné, Yvan Mignot, Maryse Bézagu, Hubert Lucot, Frédéric Deluy et Marie, Paul Otchakovsky, Marie Redonnet, Dominique Grandmont, Milo de Angelis, Jacques Géraud...

Michael Palmer est là aussi et Véronique Vassiliou dont je fais la connaissance, Niki Marangou, Bert Schierbeek... Photographes à l'affût... Deguy me prend aux épaules, image historique ! Plaisanteries au sens propre avec Emmanuel Hocquard, Dominique Fourcade qui traduit aussi Susan Howe (depuis trois mois)... Rémi Hourcade, Jean-Pierre Balpe et Madame hâlée comme une star ! Et bien sûr, Henri Deluy, l'inventeur de la Biennale des Poètes où nous sommes...

Samedi 18 août 90 (suite)

Dix heures. Envie de gôber un œuf frais... Tapuscrit de *K*. page 93. Je prévois une dizaine de pages pour terminer... Donner une espèce de cohérence à l'ensemble... récurrence diluée...

Très beau film, *Kess* à la télé. Inimitable accent du Yorkshire ! L'enfant et l'oiseau :

Into silence

Vendredi 12 octobre : Sollers découvre William Styron ! Et pontifie sur la dépression nerveuse : "... la dépression c'est pas vraiment ça ! En vérité, c'est beaucoup plus grave !" Et Patrick Poivre d'Arvoir (j'ai mis d'Arvoir, au lieu de d'Arvor) d'enchaîner sur Artaud ! Flash back, débat à la FNAC-Montparnasse sur la censure, vers 77 ? Dans le brouhaha, je lance à Sollers à la tribune avec Bernard Noël, Robbe-Grillet, Ricardou, Denis Roche. Je lance : "Philippe Sollers, vous êtes peut-être un grand écrivain mais vous ne comprenez rien à la politique !" Aujourd'hui, je dirai exactement le contraire !

Vendredi, matin... Ne plus lire le journal, un néant calculé. Vœu pieux !

Samedi, octobre, Ivry... matin, charme d'une micropensée... Accompagné Gabrielito à la maternelle. Il accroche son petit sac, son blouson... Marrons tombés, bogues éclatées... Gris sans pluie. Lambeaux de bleu laborieux... Pas de nouvelles de M. N. Accident, dans le sud ? Maria Morena...

Une seule langue ne suffit pas !

Lundi, octobre... poésie ne doit pas être dénégation ! Pour moi, exploration du pire, goût du malheur, aveuglement... Rien... (Aube et ça et là)

Parenthèse du 11 nov.

Je vais essayer de voir le défilé de l'Armistice à la télé...

Rencontré Jacques Dupin... Une force, "tranquille" en apparence...

Contours fermes de la phrase, des traits... Parle de Leiris, Frémon, son bel *Eclipses à Fourbis*... Le fils de Paul Louis Rossi est mort...

Petite troupe d'oiseaux dépareillés traversant un désert. Et la mort frappe de tous côtés comme à la guerre... Telle est la vie !

Extra lucidité de Berio sur Mozart... Bon de relire les conneries de Nietzsche à son égard ! Et celles de Hugo ! Par contre, Jouve !

Jeudi 25 octobre, soir... Doux et feuilles... On s'aime pas. C'est plutôt parce qu'on aime l'alcool qu'on boit ensemble... Ecrire... Quand je n'écris pas je m'emmerde !

Samedi 27 octobre. Pluie. Rue des Martyrs, hier. Entretien avec Serge Martin pour une revue... Lui, barbe taoïste ; humour, vin blanc, camels...

"La datation est un vers"

J'aime pas les femmes qui entortillent leurs jambes quand elles sont assises...

Mardi 13 novembre. Ivry, dix heures. Pluie... Un type avec une casquette de marin se mouche dans ses doigts et disparaît par une porte vitrée, en fer.

Jeudi 21 novembre, soirée...

Gabrielito : "Quand il y a du soleil, c'est l'hiver !"

Sonnets de Dante... J'invente un air et je chante : "Due donne in cima de la mente mia". La langue n'a pas vieilli d'un poil !

LA
LETTRE
DE
SARAH
JANE W.



Olive my dear

Je rentre. Je rentre d'un autre voyage. Ou séjour. Comme on voudra. Tanger, d'où tu as dû recevoir ma carte. Je n'ai pu demeurer à Béziers ; l'abbé ouvrira seul sa boutique de livres anciens. Il poursuivra sans moi sa lecture sur la "fausseté des vertus humaines" comme je suis allée, sans lui, traîner les deux tomes de Jacques Esprit que j'ai fini par offrir à un jeune cairote rencontré à l'hôtel *Villa de France*. Il était sur les traces de Matisse. Choqué qu'à Tanger on se préoccupe plus de Loti ou de Bowles que de Gertrude Stein. Quand je lui ai demandé pourquoi *la Stein*, il a eu l'air effaré : "Mais parce que c'est à Gertrude Stein que Matisse écrivait au cours de l'hiver 1912 !..."

Les gens sont étranges. Il se foutait de Matisse. Seule Gertrude le passionnait. Il devait même m'avouer quelques temps après qu'il était venu à Tanger pour y travailler sur un scénario explosif : une brutale, secrète et passionnée liaison entre Gertrude Stein et Om Kalsoum. Le temps à peine transposé. J'étais abasourdie. "Enfoncé Burroughs, *el hombre invisible* et ses garçons sauvages !... Mon scénario est du scandale bétonné !" Il me racontait ça dans un anglais incohérent. Nous nous égarions dans des ruelles autour du *Palais Fortes*. Il m'avait promis de m'aider à retrouver la maison de Paul Morand, écrivain français dont le nom lui disait quelque chose mais dont il n'avait pas le souvenir d'avoir lu une ligne.

En cherchant la rue Chekspear, je m'étais mis à lui raconter *Hécate*. A l'angle de la rue Belika, un groupe de chiens nous attendait.

Nous avons eu peur.

Plus tard, dans la soirée, au *Marocco Palace*, nous nous sommes disputés avec violence à cause d'Hécate qui pour moi n'est autre qu'Artémis, divinité lunaire. Lui, buvait de la bière locale, la Flack, à laquelle il mêlait un peu de Fernet-Branca et s'entêtait à me soutenir qu'Hécate était une divinité infernale à trois têtes et qu'il fallait l'identifier à Perséphone.

Le lendemain, j'ai pris l'hydrofoil pour Gibraltar. Et comme il y a trois ans, Guinness, Kidney puis fraîcheur de la King's Chapel. Chaque fois que je me trouve dans le Détroit, je rêve de naufrage. Mais toujours le temps est clair, l'eau aussi plate que celle d'un lac suisse. Au loin, Tarifa et Algésiras.

C'est à Algésiras, chez Fred, que j'ai découvert le texte de Dominique Fourcade sur le maniement de la vapeur et la ferruginosité des roses. Connais-tu cet homme qui s'applique à faire des plis dans le vide ? Je me souviens très bien de *Rose-déclic*, un livre qui nous rappelait qu'il faut qu'il y ait une articulation de l'artiste avec l'existence. J'ai lu

chez un poète américain, je ne sais plus lequel, que le monde est bien sûr rempli d'émotion (enfin, plus ou moins) mais qu'il est à un degré infiniment plus grand, plongé dans la stupéfaction. C'est de cette stupéfaction dont parle Fourcade. Par exemple celle, inusable, que produisent sur lui ces quatre lettres qui donnent consistance à cette chose, *une rose*, qui est à elle seule le monde en même temps que le monde la contient. Rien n'est fait ici, dans ce texte, pour résoudre la stupéfaction car rien n'est résolu. Et c'est cela même qui est beau.

Olive my dear, il me tarde de parler de tout ça avec toi comme il me tarde de passer par ta bibliothèque pour t'y emprunter quelques livres avant de repartir...

En échange, j'ai pour toi un superbe burnous qui t'ira à ravir !...

Sarah Jane W

P.S : savais-tu ce que Gertrude jeune fille avait entrepris de faire pour perdre du poids ?... De la boxe, oui, de la boxe. Cela aurait-il un rapport avec cela c'est-à-dire avec cet autre livre du même (*Xbo*) ?

AUJOURD'HUI DE NOUVEAU, JEAN-LUC STEINMETZ, UBACS

Jean-Luc Steinmetz s'emploie à mesurer ce peu que pèse l'homme, à l'aune du temps. Partant, il mesure ainsi la préciosité de ce peu. Sa poésie, en toute logique, emprunte alors à la manière aérienne et transparente de Pierre Reverdy : soucieuse de l'espace, c'est-à-dire aussi bien soucieuse du vide ; celui qui nous sépare de tout, et d'abord de nous. Distance que la langue affouille entre les êtres et à l'intérieur d'eux, somme des "indicibles indices" que nos mots ne sauront jamais prononcer. Infime poignée de vent dont nos cordes vocales font dans la gorge un si quelconque usage...

Quelles empreintes perdureront de nous, à la surface "lisible" des choses ? Naguère, cet ex-trublion des lettres (notamment au sein des très iconoclastes revues *TXT* puis *Térature*) aurait sans doute répondu par quelque entreprise de déconstruction du langage. Aujourd'hui, Steinmetz s'éloigne de tout "procès" (sinon celui où s'articule la crécelle des mots), se contentant de semer de parcimonieux galets de métaphysique profane, attentive à l'amplitude du jour qui advient et de la nuit qui lui succédera, à cette rotation - d'une humeur égale et toute à sa mémoire de rotation- par laquelle les hommes succèdent aux hommes en un cycle de primordiale amnésie.

Au plein de ce chant désuni et dénudé se trame -tissu de déprises et méprises- une tragédie sans drame et sans fureur : celle du mutisme propre à tout ce qui est. Fait de lucidité aiguisée et de conscience en éveil, ce nouveau recueil de Jean-Luc Steinmetz confine à la méticulosité trompeusement plate et insidieusement mordante de la poésie latine.

Jean-Louis Roux

LE BILLET D'ÉMILIE DEPRESLES

Il y a ce que j'aime, il y a ce que je n'aime pas. J'aime les vies de plein spectacle, dont les poèmes sont un décor et qui, par l'ardeur de leur zèle pour le plaisir, puissent dans la société des hommes assez de cette reconnaissance nécessaire à leur faible rigueur.

J'aime plus encore les vies retenues, dont quelques extraits de textes brefs sont appelés à témoigner. J'aime les poèmes de vaste lyrique, où s'exerce le sentiment ; où perce cette force de conviction qui est la promesse d'un style ; j'aime aussi assouvir mon appétit théorique et j'aime, du vers, la volonté d'absolu.

J'aime les poèmes ingénieux, ou même «prosaïques». J'aime les poèmes qui sont la forme normative de l'exceptionnel ; j'aime la bévue, le mécompte, la méprise, l'illusion ; j'aime enfin la gloire du malentendu formel (où commence le poème, où commence la phrase, où se constitue le vers...) je n'aime pas les critiques qui répugnent à l'éclat des enjeux, pratiquent l'éloge quand ils sont capables de le formuler- et n'en sont pas mécontents.



J'apprécie peu ces critiques de modulation plus que d'analyse ; d'où se retranche tout feu de controverse ; qui trouvent à tous qualités et talent ; où s'avancent moins de remarques argumentées que d'estime apparente ; où chacun peut se satisfaire de petits succès pourvu qu'ils ne coûtent pas de grands efforts.

Cette critique là, ma chère Augusta, permet à tous (à trop, en tous cas) d'être appréciés dans leurs prétentions et non dans leurs mérites.

Je ne l'aime pas, ma chère Augusta, je ne l'aime pas du tout.

Emilie Depresles

LE POST-SCRIPTUM D'AUGUSTA RAVINET



Je vous entends, ma chère Emilie, et je crois vous comprendre ; mais la critique dont vous dénoncez les méfaits -avec quelque emportement- n'est-elle pas la plus répandue ? N'en trouve-t-on pas, dans les

pages de notre revue, de nombreux exemples ? Ne faisons-nous pas de même, lorsque, sous d'autres noms, nous poussons nos commentaires ? Vous voulez voir les jeux puérils de maigres stratégies ou les faiblesses d'un manque de caractère... Ne vaut-il pas mieux, ici et maintenant, dans la crise générale qui nous entoure, et dans celle des écritures de poésie, donner des raisons d'aimer plutôt que des façons de haïr ? (mais ce que je dis vous irrite, je le vois : nous y reviendrons plus tard).

A Ravinet

REVUES. NOTES. INFORMATIONS

UBACS, n°10 : une nouvelle série de la revue, après une interruption de 7 ans. Un numéro Mathieu Bénézet, réalisé il y a près de 10 ans ; avec des textes, témoignages ou poèmes d'A.-M. Albiach, A. Coulange, B. Delvaille, Cl. Esteban, A. Frénaud, G. Huttin, R. Laporte, B. Noël, J.-Cl. Montel, D. Preschez, L. Ray, J. Ristat, Cl. Royet-Journoud, P. L. Rossi, F. Venaille, notamment... (115 F).

LA SAPE, n°28 : autour de Rimbaud et A. Doms, C.-J. Sandier, P. Farellier, D. Sampiero, notes de lecture (50 F).

DIGRAPHE, n°58 : Effets de la raison d'Etat (G. Clancy, J.-P. Faye, A. Jouffroy, Ph. Godard et documents à propos de la guerre du golfe), un entretien avec Alain Jouffroy, et G. Augustin, B. Edelman, G. Renouf, O. G. Valdès... (70 F, Mercure de France).

LA MAIN DE SINGE, n°2 : Herman Melville, J. Hoepffner, J.-M. Olivier, G. Davenport, E. Schiele, des chroniques, des illustrations, des notes de lecture (80 F, Comp'Act).

DÉTAIL, n°5 : G. Caproni, G. Agamben, E. Poitevin, C. Swensen, M. Grangaud, Damascius le Diadoque & Photius le Patriarche, J.-Cl. Lebensztejn, P. Cheneau, E. Hocquard, S. Puglia, J. Simas et, en feuilleton, une *Vie Nouvelle* de Dante (85 F, Royaumont).

TRACES, n°103 : Madeleine Nouget, et de nombreux poètes de l'équipe, des notes de Michel-François Lavour.

PO&SIE, n°57 : A. Schmidt, R. Herrick, S. Plath (excellentes traductions de J. Royer-Hearn), P. Riley, A. Anseeuw, M.-Cl. Bancquart, Cl. Dourguin, K. Jihad... (60 F, Belin).

AIRES, n°13 : Voix albanaises dans la nuit, choix de textes présentés et traduits -un peu lourdement- par A. Zotos (65 F, B. P. 221, 42013 Saint-Etienne).

LE COURRIER DU CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES POÉTIQUES, n°191 : William Faulkner, poète, présentation-traduction par A. Suied, une étude sur Marcel Lecomte par G. de Bosschère, et sur P. J. Jouve par J.-P. Gavard-Perret (Bd de l'Empereur 4, 1000 Bruxelles, Belgique).

L'ESTRACELLE, n°0 : Bulletin publié par la Maison de la poésie du Nord-pas-de-Calais (Domaine de Bellenville, 62660 Beuvry).

VERSO, n°60 : J. Beaujeu, J.-G. Cosculluela, P. Dubost, V. Godel, A.-M. Jeanjean, A. Salager, A. Wexler... (Le Genetay, Lucelnay, 69480 Anse).

LA NOUVELLE TOUR DE FEU, n°22 : ne vaut pas l'ancienne bien qu'elle lui ressemble beaucoup, et pas seulement à cause des noms qui se retrouvent ; toujours des autojustifications, des querelles banales, une bonne humeur forcée et quelques éclats d'écriture (Le soleil natal, 8 bis, rue Lormier, 91580 Etréchy).

DÉTOURS D'ÉCRITURE, n°7 : *Amour*, une réédition d'un numéro ancien (N. Blandin, éditeur, 150 F).

LES CAHIERS DE POÉSIE, n°6 : Un hommage à Gérard de Crancé, récemment décédé (50, rue des Rigoles, 75020 Paris).

FOND(S) DE TIROIR, n°13, n°14 : le magazine trimestriel du "Dé bleu", de Louis Dubost, passe à la Maison de la Poésie de Nantes & Région (35, rue de l'Héronnière, 44000 Nantes).

ESQUISSE, n°2 : S. Loizeau, R. Balme, Maximine (à ne pas croire !), P. Giraudon, J.-J. Nuel, Th. Timaxian... (17, rue Pasteur, 69520 Grigny).

TEXTES ET MARGES, n°7 : nouvelles, essais, poèmes, un peu de tout mais pas trop, et pas grand chose (14, rue de Beaune, 75007 Paris).

L'ECRIT, LE SIGNE, superbe catalogue, pourtant d'allure modeste, d'une exposition du Centre Pompidou, à Paris, consacrée aux dessins de quelques écrivains.

ALEXANDRE BLOK et son temps, une sorte (vraiment "une sorte") de biographie - étude sur le très grand poète de langue russe. Ecrit en français par Nina Berberova. Un coup pour rien. (Actes Sud).

MAHFOUZ PAR MAHFOUZ, beaux, riches, fascinants, des entretiens de Gamal Ghitany avec le prix Nobel égyptien (Sindbad).

ECHO I, une anthologie de la création poétique en Lorraine, au Luxembourg belge, au Luxembourg et en Sarre (Æncrages & C° / Serpenoise).

P. VALERY, L'AVENTURE D'UNE ŒUVRE, par J.-M. Rey. Une brève étude perspicace et fine (Seuil).

SIX POETES ÉCOSSAIS, traduits par Serge Baudot : pas vraiment de découvertes (Telo Martius).

RAYMOND JARDIN rassemble ses récents poèmes, *Une pincée de sel* (Pleine page).

Ceux qui merdRent

Le livre de Christian Prigent est de ceux dont il ne convient pas de parler à la hâte. Signalons simplement qu'il s'agit là d'un des livres de critiques parmi les plus vifs -pour la littérature contemporaine- de ces dernières années. Nous y consacrerons un petit dossier -un entretien, plusieurs articles- dans notre numéro "un" de l'année 1992 (le 126^e de notre série). Un numéro pour lequel nous ferons également "peau neuve".

NUMEROS DISPONIBLES

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER - ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.
49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 - *G. Lukacs.*
53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.
54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART - REALISME SOCIALISTE - JOSE BERGAMIN.
56. POESIES U.S.A.
57. CHILI - ANGOLA - ESPAGNE
58. POETES PORTUGAIS. - B. BRECHT.
66. POETES BAROQUES ALLEMANDS - G. TRAKL - JEAN MALRIEU.
69. POESIES EN FRANCE (2).
70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD.
71. LE PRINTEMPS ITALIEN, *poésies des années 70.*
72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE.
73. BAROQUES AU PRESENT.
74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH.
75. TROBAIRITZ : *Les femmes dans la lyrique occitane du Moyen-Age.*
76. PHILIPPE SOUPAULT. - POETES IRANIENS. - GERTRUDE STEIN.
77. COMMENT NOUS ECRIVONS et ensemble IOURI TYNLIANOV.
78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI.
79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.
80. LANGUE MORTE.
81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ?
- 82.83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE. - POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN. - NOUVEAUX POETES DES U.S.A.
84. LA POESIE, LE VERS : G.-M. HOPKINS.
85. POESIE EN JEUX : L'ECOLE, L'ECRITURE, L'OULIPO.
86. AMOUR AMOUR.
87. CLAUDE ROYET-JOURNOUD.
88. POESIE-PERFORMANCE.
- 89.90. DE L'ALLEMAND
91. AVEC COBRA : *Poètes expérimentaux des Pays-Bas.*
92. QUATORZE POETES D'AMERIQUES LATINES.
93. QUATORZE POETES DU QUEBEC MAINTENANT.
94. TROUBADOURS GALEGO-PORTUGAIS.
95. ALAMO - *Littérature, Mathématique, Ordinateurs.*
96. 97. Jean TORTEL.
98. JAROSLAV SEIFERT. - POETES DANOIS AUJOURD'HUI.
99. DE LA SEXTINE : un vaste panorama réalisé et présenté par Pierre Lartigue.
100. LE TANGO.
102. PIERRE REVERDY : H. Deluy, J. Garelli, J. Guglielmi, G. Jouanard, P.-L. Rossi, J. Roubaud. Et : Y. Bergeret, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, Marie Etienne, J.-L. Herisson, A. Lance, Ph. Longchamp - Tom Raworth, Dylan Thomas, Catulle, Andréa Zanzatto.
103. 1930 : POEMES D'OUVRIERS AMERICAINS. Henri Lefebvre.

107. 108. POETES DE LA REUNION. Et : Jean-Joseph Rabéarivelo, Edward Dorn, Giorgio Bassani, Carlo Pasi, Ralph Grüneberger, Jérôme Rothenberg, Emmanuel Hocquard, Armand Rapoport, Jean-Pierre Balpe, Gil Jouanard, Jean-Michel Maulpoix, Claude Ernout, Anne Mesliand, Eric Maclos, Michel Mourot...
109. SONNETS FRANÇAIS (1550-1625) : choisis et présentés par Jacques Roubaud. Et : *Maria Obino*, trad. par J. Guglielmi et Cl. Royet-Journoud, Martine Broda, Alain Coulange, Robert Davreu, Jean-Charles Depaule, Josée Lapeyrère, Philippe Longchamp...
110. PESSOA ET LE FUTURISME PORTUGAIS : n° réalisé par Jacinto Lageira et Henri Deluy ; textes et poèmes de F. Pessoa, Mario de Sa Carneiro, José de Almada-Negreiros ; nombreux inédits en français ; présentations, chronologie, bibliographie. - Et : Christian Prigent, Claude Adelen, Marie Etienne, Jean-Pierre Ostende...
111. POETES DANOIS - Et : César de Notredame, Eric Audinet, François Cariès, Michelle Grangaud, Emmanuel Hocquard, Gérard Noiret, Paul Louis Rossi...
112. POETES ITALIENS : Giuseppe Conte, Milo de Angelis, Valerio Magrelli, Valentino Zeichen - Et : Antonio Cisneros, Denise Levertov, Egito Gonçalves, Keith Barnes, Jacques Roubaud, Maurice Regnaut, Jean-Charles Depaule, Yves Boudier, Tengour Habib, Véronique Vassiliou, Malika Halbaoui, Marion Galichon-Brasart, Jean-Pierre Depetris...
113. 114. POESIE EN FRANCE, 1978-1988 : Deux cents pages d'interventions, prises de positions, tours d'horizons. Et : Homère, Saül Yurkiévitch, Rosmarie Waldrop, Wallace Stevens, Fernando Pessoa, Keith Waldrop, T.-S. Eliot, Ivan Chapko, Vsevolod Nekrasov, Peter Porter, A.-G. Lopez, Frantisek Halas, Robert Kocik, Gyorgy Somlyo...
115. POETES OUZBEKS ET RUSSES. Et : Mina Loy, Charles Dobzynski, Jean-Luc Sarré, Bruno Sibona, Habib Tengour...
117. ETATS-UNIS : NOUVEAUX POETES... Et : Pierre Alféri, Raymond Jardin, Gil Jouanard, Lionel Ray, Jean Tortel.
118. LYRIQUES LATINS, un ensemble réalisé par Danièle Robert. Et : Francis Combes, Marie Etienne, Bernard Heidsieck.
119. NOUVEAUX POETES PORTUGAIS... Et : Norma Cole, Michael Gizzi, Demosthène Agrafiotis, Jean-Charles Depaule, Geneviève Huttin.
120. CARLOS DRUMMOND DE ANDRADE. Et : Claude Adelen, Pierre Alféri, Yves Boudier, Olivier Cadiot, Henri Deluy, Claude Esteban, Liliane Giraudon, Michelle Grangaud, Joseph Guglielmi, Emmanuel Hocquard, Anne Portugal, Maurice Regnaut, Paul Louis Rossi, Jacques Roubaud, Jean-Luc Sarré, John A. Scott, Alain Veinstein, Jean-Jacques Viton.
121. GHAZELS OUZBEKES. Et : Jean-Pierre Balpe, Hamid Ismailov, Rosa Sultanova, Jean Tortel, Alain Lance, Jean-Jacques Viton, Christine Gelifier.
122. WALTHER VON DER VOGELWEIDE. Et : Gérard Arseguel, Jean-Pierre Balpe, Huguette Champroux, Alain Coulange, Jean-Charles Depaule, Eugène Durif, Marie Etienne, Pierre Lartigue, Esther Tellermann.
123. GRANDS RHÉTORIQUEURS, choisis et présentés par Pierre Lartigue. Et : Jean Tortel, Jean Todrani, Yves di Manno, Christine Letrou, Bruno Robert Cauchois Duboc
124. ÉGYPTE : NOUVEAUX POÈTES, traduits et présentés par Jean-Charles Depaule et Catherine Farhi. Et : Constantin Cavafy, Michael Palmer, Yolanda Pantin, Christian Garcin, Lionel Ray, Paul Louis Rossi, Liliane Giraudon, Dominique Grandmont, Christian Tarting, Christine Gélifier, Christophe Fourvel.

Des mots à ne pas oublier

Madrepore, n. m. (1671 ; it. *madrepora*, de *madre* "mère" et *poro* "pore"). Animal cœlentéré coralliaire des mers chaudes, à polypier perforé généralement dressé et ramifié.

Le petit Robert, 1970.

*Elle * prend par la main la Liberté, sa sœur,
Et la fait dans tout homme entrer par tous les pores.
Les préjugés, formés, comme les madrepores,
Du sombre entassement des abus sous les temps,
Se dissolvent au choc de tous les mots flottants
Pleins de sa volonté, de son but, de son âme.*

(* la Révolution.)

Victor Hugo, "Réponse à un acte d'accusation", *Les Contemplations*.



action poétique

Abonnement ou réabonnement

Nom Prénom

Adresse.....

.....

Je m'abonne pouran(s) à la revue.

France : 1 an (4 n^{os}) 200 F - 2 ans (8 n^{os}) 340 F

Etranger : 1 an (4 n^{os}) 300 F - 2 ans (8 n^{os}) 560 F

Pour l'étranger : la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

• Je désire également recevoir les numéros suivants :

(voir la liste des numéros disponibles).....

• Je vous adresse la somme totale deF

Action poétique, C.C.P. 4294-55 Paris.

Rue J. Mermoz, résidence La Fontaine-au-Bois n°2 - 77210 Avon.

LE CYNORRHODON

Nos troubadours l'ont aimée, longtemps ils l'ont aimée, jusqu'au bout de leur histoire ils l'ont aimée : c'est que la fleur de l'églantier -la rose sauvage- a des philtres subtils, empreints d'insistance et de légèreté, de grâce robuste et de fragilité.

L'églantier, un arbuste en bouquets de la famille des rosacées (le nom lui vient, vraisemblablement, du latin "acus", aiguille, pointe) pousse dans les haies, forme taillis et buissons, en plaines, en collines, en moyennes montagnes -où il n'est pas rare de le rencontrer solitaire sur un bord de chemin, à flanc de coteau, plutôt sur l'adret que sur l'ubac- ; il produit un réceptacle, cette grosse baie charnue, d'un rouge vif, qui contient les fruits véritables -les akènes, sortes de petits osselets recouverts de poils. L'enveloppe de ce bouton allongé, ovoïde, à gorge marquée, donne une pulpe dont les propriétés toniques et astringentes sont bien connues.

Ce réceptacle, qui succède à la rose, c'est le cynorrhodon (du grec : chien + rose, car l'églantier, en d'autres termes, c'est le "rosier-canin") ; et le cynorrhodon, c'est le "gratte-cul" de nos enfances -dont Ménage, en son temps, nous a conté l'aventure. Et c'est avec cette pulpe qu'on peut "faire confiture" : la "confiture des confitures" selon Joseph Delteil chez lequel je l'ai, pour la première fois, goûtée (après d'énormes cèpes des vignes grillés sur sarments), une confiture que d'autres nomment "coulis", ou "crème", ou "marmelade".

La cueillette en est aisée (gants + séca-teur), elle se déroule après les premières gelées, entre la fin octobre et la fin décembre, lorsque la chair a été légèrement

punie par le grand froid. Pour cette compote de haute constitution, de singularité et de distinction, je vous sou mets deux recettes, l'une un peu chic, l'autre du terroir :

1) Laver puis couper les cynorrhodons dans la longueur, ôter les graines velues, mettre le reste à macérer dans du vin blanc sec (un jour), ou de l'armagnac (deux jours), porter le produit en chaudron, eau froide à couvert, laisser bouillir quelques minutes, passer au tamis, remettre en chaudron le produit recueilli, et son bouillon, avec le même poids en sucre, une heure environ de cuisson (jusqu'à la perle), mettre en pots.

2) Ne pas laver les gratte-cul(s), les équeuter au couteau, trancher la collerette, porter le bouton ainsi raccourci en pignatte, couvrir largement d'eau froide, pousser sur feu vif puis laisser venir à petites flammes une bonne demi-heure, retirer les gratte-cul(s), passer au moulin à légumes -grille fine- jeter ce qui fait dépôt (les graines broyées, les barbes dures), remettre en pignatte la purée rouge obtenue, avec le liquide restant et le poids égal en sucre, dix minutes environ à bouillir, en touillant régulièrement, jusqu'à la perle (c. à d. jusqu'à ce que la confiture bouillante, en tombant de l'écumoire, fasse une goutte ferme et serrée sur l'assiette). Mettre encore tiède en pots.

Après un repas de forte concentration sur la diversité et avec une glace au Grand Marnier.

H. D.

Proverbe : "Il n'est si belle rose qui ne devienne gratte-cul" (d'après Saint-Simon)

